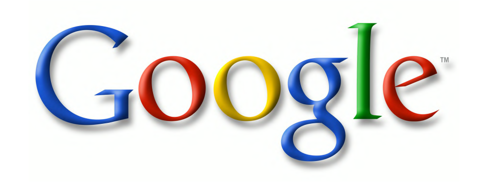

Google




THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
·LIBRARIES·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES
VERITAS
1817


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES
VERITAS
1817

LL

SIÈ

# JEANNE LA FOLLE,

OU

# LA BRETAGNE AU XIII^e SIÈCLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
Rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

# JEANNE LA FOLLE,

OU

# La Bretagne au XIII^e siècle,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES, EN VERS,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE L'ODÉON,
LE 28 AOUT 1830.

PAR L. M. FONTAN,

Avec une Préface

CONTENANT

LE MOUTON ENRAGÉ.

PARIS,
A. LEVAVASSEUR, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL.
1830.

PQ
2253
.F5
J4

## A mes Compatriotes.

---

Nos annales armoricaines, l'histoire plus moderne de la Bretagne, ont souvent fait battre mon cœur : la pensée d'y prendre les élémens d'un drame m'agitait depuis long-temps. Il ne fallait que choisir : nos vieux souvenirs perpétués d'âge en âge sont tout à la fois si bizarres, si grands, si empreints de superstitions, qu'ils pourraient fournir une longue carrière à plus d'un auteur. J'ai voulu consacrer à mon pays quelques pages ; j'éprouvais ce besoin depuis mes premières heures de poëte. J'ai voulu offrir à mes compatriotes un ouvrage qu'ils pussent accepter comme un témoignage de confraternité. Mes sentimens leur sont connus, et j'espère qu'ils ne me refuseront pas.

L. M. Fontan.

Le drame de *Jeanne la Folle*, *ou la Bretagne au* XIIIe *siècle*, était à peu près terminé lorsque mon beau-frère revint en France, après les persécutions qu'il subit dans les Pays-Bas. A peine de retour, Fontan fut arrêté à Paris, et bientôt écroué à la prison de Sainte-Pélagie. Son ouvrage fut alors lu au comité de l'Odéon et reçu: on voulut le mettre à l'étude. C'est à Sainte-Pélagie que les rôles furent distribués par lui aux acteurs, qui s'y réunirent: la permission spéciale qu'il fallait demander pour cette séance s'obtint du préfet sans difficulté; loin de là, M. Mangin mit à l'accorder beaucoup d'empressement et de grâce. Il préludait ainsi à la translation de Fontan à Poissy. Les deux ordres furent transmis en même temps. L'auteur s'endormit au doux bruit des applaudissemens, et à son réveil des gendarmes et quatre voleurs accouplés l'attendaient pour faire route sur Poissy. La veille, plein de sécurité, de joie et d'espérance; heureux d'une prison embellie par l'a-

mitié, la gloire et des hommages si bienfaisans à l'âme. Comme les jours disparaissaient ! là cinq ans pour avoir écrit sa pensée, pour avoir déversé à pleines mains le mépris sur un roi imbécille, ce n'était rien. Mais le lendemain à Poissy !..... Ils arrivent à pied :

Le geôlier saisit sa proie :
Bien heureux ceux qu'on envoie
En son château de Poissy [1].

Un article inséré dans le numéro du 20 juin de l'ancien *Album*, et intitulé *le Mouton enragé*, fut le motif de la condamnation de Fontan à cinq ans de prison, 10,000 francs d'amende, et à l'interdiction pendant cinq ans des droits mentionnés en l'art. 42 du Code pénal. Cet article, qui a fait tant de bruit, est encore inconnu aujourd'hui de beaucoup de personnes, et il n'est pas sans intérêt de le reproduire ici.

### LE MOUTON ENRAGÉ.

« Figurez-vous un joli mouton blanc, frisé, peigné, lavé
» chaque matin, les yeux à fleur de tête, les oreilles longues,
» la jambe en forme de fuseau, la ganache (autrement
» dit la lèvre inférieure) lourde et pendante ; enfin un vrai
» mouton de Berri ! Il marche à la tête du troupeau ; il
» en est presque le monarque. Un pré immense sert de pâ-
» turage à lui et aux siens. Sur le nombre d'arpens que ce
» pré contient, une certaine quantité lui est dévolue de

[1] Ces vers sont extraits des *Tableaux de Poissy*, que Fontan publiera incessamment.

» plein droit. C'est là que pousse l'herbe la plus tendre : » aussi devient-il gras ; c'est un plaisir ! Ce que c'est pour- » tant que d'avoir un apanage !

» Notre mouton a nom Robin. Dès que les petits enfans » l'aperçoivent, ils crient en courant après lui : Ah ! voilà » Robin-Mouton !.. Qu'il est gentil, Robin-Mouton ! Robin » n'est pas fier : il se laisse facilement approcher. Il répond » aux complimens qu'on lui fait par des salutations gracieu- » ses ; il montre les dents en signe de joie. Quelquefois » même il porte la complaisance jusqu'à bêler. Oh ! c'est » alors que les applaudissemens éclatent ! On l'entoure, » on le félicite, on lui adresse mille questions. — Veux-tu » que je te noue ce ruban autour du cou, mon cher Robin ? » Je ne serrerai pas trop fort. — Que ta laine est belle, Ro- » bin ! Est-ce qu'on va te tondre bientôt ?

» Tondre Robin, bon Dieu ! l'on n'aurait garde ! Il dé- » fendrait sa toison *unguibus et rostro* : car, malgré son » air de douceur, il est méchant, quand il s'y met. Il donne » dans l'occasion un coup de dent tout comme un autre. » On m'a raconté qu'une brebis de ses parentes le mord » chaque fois qu'elle le rencontre, parce qu'elle trouve » qu'il ne gouverne pas assez despotiquement son trou- » peau ; et, je vous le confie sous le sceau du secret, le » pauvre Robin-Mouton est enragé.

» Ce n'est pas que sa rage soit apparente ; au contraire, » il cherche autant que possible à la dissimuler. Eprouve- » t-il un accès ? a-t-il besoin de satisfaire une mauvaise pen- » sée ? il a bien soin de regarder auparavant si personne ne » l'observe : car Robin-Mouton sait quel sort on destine aux » animaux qui sont atteints de cette maladie. Il a peur des » boulettes, Robin-Mouton !

» Et puis il sent sa faiblesse! Si encore il était né bélier! » Oh! qu'il userait largement de ses deux cornes! comme » il nous ferait valoir ses prérogatives sur la gente mouton- » nière qui le suit! Peut-être même serait-il capable de dé- » clarer la guerre au troupeau voisin. Mais, hélas! il est » d'une famille qui n'aime pas beaucoup à se battre, et, » quelles que soient les velléités de conquêtes qui le cha- » touillent, il se ressouvient avec amertume que c'est du » sang de mouton qui coule dans ses veines.

» Cette idée fatale le désespère.... Console-toi, Robin; » tu n'as pas à te plaindre. Ne dépend-il pas de toi de me- » ner une vie paresseuse et commode? Qu'as-tu à faire du » matin au soir? Rien. Tu bois, tu manges et tu dors! » Tes moutons exécutent docilement tes ordres, conten- » tent tes moindres caprices; ils sautent à ta volonté! Que » demandes-tu donc? Crois-moi, ne cherche pas à sortir » de ta quiétude animale. Repousse ces vastes idées de gloire » qui sont trop grandes pour ton étroit cerveau. Végète, » ainsi qu'ont végété tes pères. Le ciel t'a créé mouton: » meurs mouton. Je te le déclare avec franchise: tu ne » laisserais que d'être un charmant quadrupède..... si, » *in petto*, tu n'étais pas enragé.

L. M. Fontan. »

Des circonstances particulières me rendent éditeur de *Jeanne la Folle*. Quand l'auteur était persécuté lâchement par la *Gazette* pendant sa détention à Poissy, et que ce journal odieux commandait impérieusement aux hommes du pouvoir d'interdire toute mise en scène, je devais déjà l'offrir à mes conci-

toyens. La révolution a levé tous les obstacles : la représentation a eu lieu. Mais le manuscrit, resté depuis la réception de l'ouvrage entre les mains de M. Harel, n'a point été retouché, et si des allusions ont été découvertes, l'auteur y est étranger ; sa pensée n'a jamais été dirigée vers ce but. Le succès de ce drame, bien constaté, rend aujourd'hui ma tâche facile, et je remplis avec confiance la mission qui m'était dévolue depuis long-temps.

Les opinions et les ouvrages d'un écrivain sont du domaine public. L'amitié vraie, avec son dévouement irréfléchi, n'est point excusable de prendre en main sa cause et de le défendre aveuglément contre toutes les attaques dont il peut être l'objet. C'est déposer sa dignité d'homme. L'amitié repousse cette faiblesse, et ne s'accommoderait point d'une semblable lâcheté. De nos jours l'amitié de coterie n'a gardé aucune mesure, aucune pudeur ; l'admiration de camaraderie a été juqu'à insulter à la raison publique. Si ces flatteurs d'une nouvelle espèce avaient eu parmi eux un homme comme Fontan..... Quel délire !..... Mais il fallait du courage pour aller à Poissy. A-t-on du cœur quand on se fait pensionner par tous les ministères ?...

Mes sentimens politiques et littéraires sont inaliénables : point de pouvoir, point d'amis, point d'autorité qui puissent en disposer. Si donc j'attache mon nom à la publication de *Jeanne la Folle*, c'est que l'auteur me convient comme homme politique et

comme écrivain. Si je repousse certaines attaques dirigées contre lui par haine et mauvaise foi, je ne fais l'office que d'un homme d'honneur et de conscience.

Plusieurs journaux ont attribué à l'auteur des allusions que le public a signalées; ils ont eu tort. L'ouvrage était achevé plusieurs mois avant la chute de Charles X. On a supposé qu'il avait stylé lui-même l'acteur chargé du rôle du duc de Bretagne, pour en faire la caricature du roi chassé par la nation; et en cela on a encore méconnu son caractère. Celui qui sut stygmatiser le roi sur le trône et les hommes de son choix, d'autres aussi, celui-là ne pouvait avoir recours à ces armes, qui sont celles du lâche. Il est étrange qu'une imputation semblable ait trouvé des organes.

Voici au reste ce que Fontan écrivait dans le numéro de l'ancien *Album* du 5 juillet 1829. On vient de voir que le *Mouton enragé* avait été inséré le 20 juin.

« Nous n'avons besoin ni de grâce ni de pitié. Nous » nous rendons complices de nos écrits, quels qu'ils » soient; car nos écrits sont l'expression d'une conviction » profonde. L'ironie, chez nous, a un sens direct, positif; l'indignation une allure franche, déterminée; et » nous ne pensons pas qu'on nous reproche, quand nous » avons attaqué quelqu'un, d'avoir jamais reculé devant » son nom.

» Oui, nous pouvons le dire, sinon par orgueil, du » moins par conscience, ce n'est pas dans l'ombre, c'est » au grand jour que nous avons combattu; c'est à armes

» égales que nous avons commencé la lutte, et que nous
» l'achèverons, si Dieu et les gens du roi nous laissent vie.
» Nous nous sommes placés aux avant-postes, parce que
» là nous étions plus près de l'ennemi, et que nous aimons
» à faire feu les premiers. Plein d'une ardeur qui va
» jusqu'au fanatisme pour cette liberté que nos pères
» nous ont achetée au prix de leur sang, nous avons voué
» à sa défense nos cœurs, notre plume et nos bras. Nous
» nous sommes endormis au giron maternel, bercés par des
» hymnes patriotiques et par des chants de victoire; nos
» souvenirs d'enfance, et ceux-là ne se perdent point, re-
» montent au berceau de notre régénération politique, et ne
» nous retracent que de saintes époques. Nous avons grandi
» depuis. Les nobles germes déposés en notre sein se sont
» développés ; nous sommes devenus hommes, et dès lors
» nous nous sommes enquis de nos devoirs et de nos droits,
» en nous imposant l'obligation de remplir scrupuleu-
» sement les uns et de conserver courageusement les
» autres.

» Nous avons jeté un coup d'œil sur cette France où
» s'agitent en sens divers tant d'intérêts opposés. Nous
» l'avons vue telle qu'elle est, telle qu'elle devait nécessaire-
» ment être après des commotions violentes, dont les tra-
» ces ne sont pas encore effacées. Placée entre la généra-
» tion qui finit et celle qui commence, entraînée par la
» première vers un passé qui ne nous convient plus, lan-
» cée vigoureusement par la seconde vers un avenir plein
» d'espérances grandes et belles, elle n'ose pas en finir
» décidément, elle hésite, elle capitule. Au milieu d'elle,
» dans les deux camps, s'agitent des hypocrites de diffé-
» rentes espèces, hypocrites de religion, hypocrites de

» monarchie, hypocrites d'égalité. Nous avons arraché le
» masque qui leur couvrait le visage, sans regarder quelle
» devise était inscrite sur leur drapeau, sans nous laisser
» éblouir par les couleurs dont ils se paraient. De là, haine
» violente des deux côtés contre notre impartiale audace!
» De là, persécutions ouvertes de ceux qui marchent dans
» les rangs opposés aux nôtres, et calomnies infâmes de
» ceux qui semblent combattre pour la même cause que
» nous! »

A cette citation j'en joindrai une autre. Elle est plus grave, plus solennelle; c'est la défense de Fontan dans l'affaire du *Mouton enragé*. Il a dit aux juges :

« Messieurs, que j'aie eu ou non l'intention que l'on
» vît dans mon article une allusion quelconque, j'ai le
» droit de ne point m'expliquer à ce sujet; je ne permets
» à personne de descendre au fond de ma conscience. J'ai
» voulu faire un article sur un *mouton enragé*, je l'ai
» fait; voilà les seuls éclaircissemens que je doive et que je
» veuille vous donner. »

Si la *Revue de Paris* seule avait mis en avant ce reproche, je n'aurais point, certes, démontré que l'individu qui a rendu compte, dans ce recueil, de *Jeanne la Folle*, s'était trompé. J'ai parlé aux honnêtes gens, et celui que je signale fraternisait naguère dans le bagne de l'*Universel*.

Je ne sais jusqu'à quel point les rédacteurs connus de la *Revue de Paris* sauront gré à M. Véron, son

directeur de leur avoir accolé un des fauteurs du ministère Polignac. Cette circonstance explique au reste le discrédit dans lequel tombe chaque jour cette publication hebdomadaire, abandonnée depuis quelque temps par les hommes de talent qui établirent sa réputation.

Soumis à un examen plus sérieux, l'ouvrage de Fontan sortira, j'en ai la conviction, de cette épreuve décisive, avec l'assentiment de ses nouveaux juges.

A. De Rheville.

| PERSONNAGES. | | ACTEURS. |
|---|---|---|
| HOEL V, duc de Bretagne. | MM. | ARSÈNE. |
| ARTHUR FERGENT, son fils aîné. | | LOCKROY. |
| CONAN, surnommé *le Bossu*, son fils cadet. | | LIGIER. |
| KERVÉLÉGAN (le sire de), officier de la maison du duc. | | DELAISTRE. |
| PONTARLIÉ (le sire de), } Nobles Bretons. | | ERIC-BERNARD. |
| DINANT (le sire de), } Nobles Bretons. | | VALKIN. |
| SUMMERS (le comte de), général anglais. | | AD. VINCENT. |
| GUILLAUME, pêcheur, adopté par Jeanne. | | STOCKLEIT. |
| JEANNE LA FOLLE, sorcière. | Mlles. | GEORGE. |
| ALICIA, fille du roi d'Angleterre, et fiancée d'Arthur. | | NOBLET. |

*La scène se passe à Pontcroix, résidence du duc de Bretagne.*

# JEANNE LA FOLLE,

OU

# La Bretagne au XIIIe siècle.

---

## ACTE PREMIER

### SCÈNE PREMIÈRE.

PONTARLIÉ, KERVÉLÉGAN, LE SIRE DE DINANT.

KERVÉLÉGAN.

Le duc n'est pas levé.

PONTARLIÉ.

Que le diable l'emporte!
Me laisser si long-temps me morfondre à sa porte!
Quel éternel dormeur!

KERVÉLÉGAN.

Seigneur de Pontarlié,
Mon conseil d'hier au soir, vous l'avez oublié?
Vous parlez du vieux duc avec trop de franchise,
Trop haut surtout.

PONTARLIÉ.

Oui-dà! Chacun parle à sa guise.
Je vis dans mon manoir: vous habitez les cours.

Je n'ai point appris, moi, comme on farde un discours.
Ce que l'on fait ici ne me contente guère!

KERVELEGAN.

On va signer la paix.

PONTARLIÉ.

J'aimerais mieux la guerre.
On va signer la paix! Savons-nous à quel prix
L'Anglais nous la vendra? Je serais fort surpris
Si de notre vieux duc la faiblesse imbécile
A ses prétentions se montrait indocile.
L'Anglais nous brave enfin, sans nous avoir domptés!
Pour le craindre à ce point ~~nous~~ sommes-nous comptés?
Les leçons du passé sont-elles déjà vaines?
Est-ce le sang breton qui coule dans nos veines?

KERVELEGAN.

Tudieu! la noble ardeur!

PONTARLIÉ.

Oh! ce n'est rien encor:
Lorsque mon éloquence aura pris son essor,
Vous m'entendrez, baron.

KERVELEGAN.

C'est d'un heureux présage
Pour notre suzerain.

DINANT.

Nous portons un message
A notre suzerain, flatteur, en vérité....

KERVELEGAN.

Qui ne lui plaira pas.

PONTARLIÉ.

Bah! qu'il soit irrité
Ou joyeux, que m'importe? il faudra qu'il m'écoute.
J'ai donné ma parole: ainsi, coûte que coûte,
Pontarlié la tiendra.

KERVELEGAN.

Mais ce message, enfin,
De quelle sorte est-il?

PONTARLIÉ.

Il est à cette fin,
D'avertir le vieux duc que la Bretagne est lasse
De voir le roi Guillaume être duc à sa place,
Guillaume-le-Normand, que confonde l'enfer!
Que deux ans de combats n'ont point rouillé le fer
De notre bonne lance, et s'il en veut la preuve,
Que contre les Anglais il le mette à l'épreuve!
J'ai reçu ce matin cette commission
De nos premiers vassaux; plus, la permission
D'embellir la harangue. Oh! c'est sur moi d'emblée
Qu'est tombé ce matin le choix de l'assemblée.
« Qui va vers le vieux duc? — Moi, messeigneurs, j'irai.
— Tu lui diras son fait? — Oui, je le lui dirai.
— Sans détour? — Sans détour. » C'est son jour d'audience,
J'en profite; il me tarde....

KERVELEGAN.

Un peu de patience!
Asseyez-vous, cher comte.... On dort en ce palais
Plus qu'en votre manoir.

PONTARLIÉ, se levant.

Oh! certe, avec l'Anglais

On boit la nuit entière ; à midi, l'on s'éveille ;
Et puis on boit encor comme on a bu la veille.
Le vin joyeux de France ici coule à plein bord ;
Lorsque la pinte est vide, on se couche.... ivre-mort.

KERVELEGAN.

De ces secrets d'état, que nul ne doit connaître,
Qui vous a donc instruit?

PONTARLIÉ.

Ce n'est pas vrai, peut-être?

KERVELEGAN.

Votre austère vertu ne sait rien pardonner :
A de honteux excès s'il veut s'abandonner,
Qui blâmerait Hoël? N'a-t-il pas pour excuse
L'exemple des barons de qui la voix l'accuse?
A la cour de Bretagne on n'est point tolérant ;
Vous-même, mon cher comte....

PONTARLIÉ.

Oh! moi, c'est différent,
Moi, je ne suis pas duc.

KERVELEGAN.

D'ailleurs, il est le maître
D'agir comme il l'entend : nous devons nous soumettre,
En fidèles vassaux, à ses moindres désirs.
Mais vous n'y songez pas ; traverser les plaisirs
De son duc et seigneur, couvrir d'ignominie
Son brillant écusson, comte, c'est félonie,

C'est crime capital! Il aime à s'enivrer?...
A son goût favori laissons-le se livrer.
A beaux deniers comptans, peut-être à l'Angleterre
Il vendra quelque jour son droit héréditaire
Au duché de Bretagne? eh bien! c'est son duché:
Vous et moi, s'il le faut, signerons le marché.

DINANT.

Pas nous, je vous le jure!

KERVELEGAN.

Ou plutôt, si Guillaume
Ne fait point, par hasard, un fief de son royaume
Du duché de Bretagne, Hoël le cédera
A l'un de ses deux fils.

PONTARLIÉ.

Arthur succédera
Au sceptre de son père?

KERVELEGAN.

Ou Conan!...

PONTARLIÉ.

J'imagine
Que vous raillez.

KERVELEGAN.

Ment-il à sa noble origine?
Aussi de nos barons qu'il sera bien reçu!
Salut donc à Conan, surnommé le Bossu!
Ce glorieux surnom en lui révèle encore
Les hautes qualités dont l'éclat le décore.
Quel seigneur accompli! Son père, et lui, vraiment,

N'ont rien à s'envier; c'est un couple charmant.
Je pourrais ajouter au tableau que je trace;
Mais un maudit scrupule est là qui m'embarrasse.
Je vous l'ai déjà dit : quelques vices hideux,
Quelque souillure enfin qui les couvre tous deux,
Le respect doit tenir ma langue prisonnière.

PONTARLIÉ.

Oui, vous les respectez d'une étrange manière!

KERVELEGAN.

Qui me reprocherait de me conduire ainsi?
Monseigneur, entre nous, c'est la coutume ici.
Moi, qui les connais bien, moi, confident intime
Des secrets du vieux duc, qui le juge et l'estime
Ce qu'il vaut; je n'ai garde (et mal m'en adviendrait)
De le peindre à vos yeux tel que vous le peindrait
L'un de ses ennemis. Vieillard presque en démence,
A soixante ans pour lui l'enfance recommence.
Un songe l'épouvante!... A-t-il mal sommeillé?
Quelque bruit, en sursaut, l'aura-t-il éveillé?
Il frissonne, il pâlit, de ses sens perd l'usage:
Dans un ciel orageux il lit un noir présage.
Mais la nuit disparaît! alors, en liberté,
Le despote se montre; arrogant, entêté,
Est-on franc avec lui? l'on obtient pour salaire
Un sourire moqueur, un regard de colère.
Arthur, son premier né, brave et pur rejeton
De cette race antique, honneur du nom breton,
Arthur, duc par son droit, en vain un jour espère
Porter le diadème : Hoël n'est pas son père.

Hoël n'éprouve pas ce sentiment vainqueur
Que grave la nature au fond de notre cœur,
Ce vif besoin d'aimer qui seul charme la vie.
Hoël n'a plus qu'un fils ; c'est Conan !... qu'une envie ;
C'est de le voir régner.

DINANT.

Courage ! le portrait
Ressemble à faire peur : c'est Hoël trait pour trait.

KERVELEGAN.

Si le Bossu du moins n'enlevait à son frère
Que le sceptre ducal ! mais d'un bien qu'il préfère
A ce sceptre ducal, Arthur est possesseur !
D'un mutuel penchant l'enivrante douceur
D'Alicia, d'Arthur unit la destinée.
Alicia, demain à l'autel amenée,
Doit recevoir sa foi. Fille du prince anglais,
Demain, en suzeraine, elle entre en ce palais.
Conan... le croiriez-vous?... a conçu la pensée
De séduire d'Arthur la belle fiancée.
Il l'adore, il la presse, il s'attache à ses pas ;
Des affronts qu'il subit ne se rebute pas,
Certain que tôt ou tard son infernale adresse
Attirera sa proie au piége qu'il lui dresse.
A son frère lui-même il ne l'a pas caché ;
Il lui ravira tout, sa femme et son duché :
Infamie éternelle à la Bretagne entière.

PONTARLIÉ se levant.

Eh ! par Dieu, qui m'entend ! à cette humeur altière

Qui vous monte au cerveau, moi, je ne comprends rien.
Quand donc agirez-vous, vous qui parlez si bien?

KERVELEGAN.

Quand j'aurai rencontré quelque homme plein d'audace
Qui n'ait scrupule ou peur de voir la mort en face;
Qui de son dévoûment me donne sûreté
Par le sang dont il sort, qui porte à son côté
Une dague aussi bonne et de souche aussi vieille
Que celle-ci, Seigneurs!...

PONTARLIE, montrant Dinant.

Nous avons la pareille.

KERVELEGAN.

Il en faut deux, pas plus, frappant en même temps
Deux seins nus de deux coups sûrs et profonds!

PONTARLIÉ.

J'entends.

## SCÈNE II.

Les mêmes, GUILLAUME.

PONTARLIÉ.

Quelqu'un veut vous parler.

KERVELEGAN.

Et qui donc à cette heure?
Ah! Guillaume, c'est toi... Si matin... Que je meure
Si je ne t'attendais... Quel créancier pressant!

GUILLAUME.

Mes cinquante écus d'or!

KERVELEGAN.

Comment! je t'en dois cent!
Ne t'en souvient-il plus?

GUILLAUME.

Si vous daignez permettre...
Vous m'avez, Monseigneur, promis de me remettre
La somme par moitié! C'est aujourd'hui...

KERVELEGAN.

Fort bien.
Tu reviendras, Guillaume.

GUILLAUME.

Et quand?

KERVELEGAN.

Je n'en sais rien...
Quand j'aurai de l'argent... Prends un peu patience;
Je te pairai.

GUILLAUME.

Seigneur, j'ai pleine confiance
En votre loyauté.

KERVELEGAN.

Je te pairai demain.

(Guillaume sort.)

## SCÈNE III.

Les mêmes, hors GUILLAUME.

KERVELEGAN.

Jamais dague, au besoin, n'arma meilleure main
Que celle de ce drôle.

PONTARLIÉ.

Oh! oh! par quel service...

KERVELEGAN.

C'est le prix convenu d'un franc et bon office
Qu'à mon noble parent, le sire de Morlaix,
Il rendit autrefois contre un baron anglais.

PONTARLIÉ.

Quel office?

KERVELEGAN.

Eh! parbleu, vous connaissez l'affaire.
Mon parent, déjà vieux, s'imagina de faire
Une grosse sottise. Un minois de seize ans,
Doux souris, taille fine, yeux noirs et séduisans,
Lui tourna la cervelle : il la prit pour sa femme;
Par la beauté du corps jugeant celle de l'âme,
Donnant croyance entière à sa fausse candeur,
Le brave homme en ménage allait avec rondeur,
Ne songeait point à mal; mais plus jeune et plus tendre,
Certain baron anglais une nuit vint attendre
La gentille épousée, et sur son palefroi
La prit joyeusement, pleine d'aise et d'effroi.
Comment notre barbon vengea-t-il cet outrage?

Eut-il recours au meurtre ou bien à son courage?
Fut-ce Guillaume ou lui?... N'importe! il fut vengé,
L'objet volé rendu, le voleur égorgé.
Depuis, lui-même est mort. Moi, dans son héritage,
Une dette d'honneur m'est échue en partage:
Mon cher parent me prie en termes fort exprès,
N'ayant pas maintenant les cent écus tout prêts,
D'en répondre à Guillaume... Or j'ai dû me soumettre
A ce vœu singulier!

HOËL, de sa chambre.

Kervélégan?

KERVELEGAN, répondant.

Mon maître!

Je vous quitte... bientôt...

PONTARLIÉ.

De son appartement

Va-t-il sortir enfin?

KERVELEGAN.

Restez seuls un moment.

Ne vous écartez pas de cette galerie;
(Avec émotion.)
Et quant à vos projets, Messeigneurs, je parie
Qu'après cet entretien vous m'avez pu juger
Digne de les comprendre et de les partager.

(Il sort.)

PONTARLIÉ, le voyant sortir.

Au rang des francs Bretons à présent je te compte.
Mais suivons son conseil. Eloignons-nous, cher comte.
Nous reviendrons au duc dire la vérité.

DINANT.

Voici le jeune Arthur.

PONTARLIÉ.

Où donc?

DINANT.

De ce côté.

Alicia le suit.

PONTARLIÉ.

Dans leur doux tête-à-tête
Ne les dérangeons point.

(Ils sortent, et saluent Arthur en passant.)

## SCÈNE IV.

ARTHUR, ALICIA.

ARTHUR.

Oui, c'est ce soir la fête
De mon père. En ces lieux je ne t'attendais pas.

ALICIA.

Mon Dieu, que j'ai couru!... Conan suivait mes pas,
Et bientôt de vitesse il me gagnait sans doute,
Quand, pour l'éviter, moi, j'ai pris une autre route.
Jamais mon bon cheval ne fut aussi léger.

ARTHUR.

Oh! mon Alicia fuit devant le danger.
Mon frère lui fait peur.

ALICIA.

C'est vrai; s'il me regarde,
S'il s'approche de moi, je tremble.

ARTHUR.

Sous ma garde
Je te prends désormais.

ALICIA.

Merci de votre appui,
Mon noble défenseur. Je vous crains plus que lui.
De vous à chaque instant j'occupe ma pensée,
Et je ne suis encor que votre fiancée...
Mais quelque chose là me dit que c'est demain
Que l'anneau nuptial va briller à ma main.
Un doux serment d'amour l'un à l'autre nous lie :
Grâce à l'heureux traité qui les réconcilie,
Ton vieux père et le mien, après de longs combats,
Chargent leurs deux enfans de finir leurs débats.
Demain la paix se signe; à l'autel amenée,
Demain au jeune Arthur ma foi sera donnée.
Quel beau jour!

ARTHUR.

Dieu le veuille! Alors humble vassal,
Du voile de l'hymen et du bandeau ducal
Je parerai ton front; je te rendrai l'hommage
Que l'on rend à ce dieu dont tu m'offres l'image:
Mais ce charmant espoir qui me vient enivrer,
Avec trop d'abandon je n'ose m'y livrer.
Mon bonheur, mon hymen, tout n'est qu'un rêve encore.
Tu n'es pas mon épouse, et mon frère t'adore.

ALICIA.

Je l'avais oublié!.. De Conan le bossu
J'ai troublé la raison... hélas! à mon insu;

Et pour toi cependant sa flamme est un outrage :
Il est fait de façon à donner de l'ombrage,
A rendre Arthur jaloux !.. En galant chevalier,
D'abord à mon passage il volait le premier,
Me présentait la main d'un air rempli de grâce,
Puis, jusqu'à l'aveu même il a poussé l'audace ;
Mais je le parîrais, ce rival redouté
De l'accueil qu'il reçut n'a pas été flatté :
Je n'ai peut-être point, en cette circonstance,
De la froide étiquette observé l'importance ;
Car, exerçant sur lui mon naturel moqueur,
A chaque mot d'amour je riais de bon cœur :
Depuis cet entretien, soit ruse, soit colère,
Soit qu'aux barons anglais il craigne de déplaire,
Il garde en ma présence un silence glacé :
De m'amuser sans doute il se sera lassé !

ARTHUR.

Que tu le connais peu ! jamais il n'abandonne
Ses horribles projets, jamais il ne pardonne.
En mes affections qui se met de moitié,
Qui m'ose aimer enfin d'amour ou d'amitié,
Devient son ennemi. Dans sa haine jalouse,
Il m'enleverait tout, mon duché, mon épouse,
Non comme un bien ravi qu'il se doit réserver,
Mais pour le seul plaisir de me tout enlever.

ALICIA.

En transports violens laisse éclater sa rage.
Que Conan-le-Bossu te menace et t'outrage :
Contre son vain courroux, Arthur, abrite-toi

Dans les bras paternels !

ARTHUR.

Ils sont fermés pour moi.
Mais n'empoisonnons pas, par de tristes pensées,
Ces heures de bonheur, hélas! si tôt passées.
Je ne sais que me plaindre et t'affliger toujours :
Et cependant la vie a si peu de beaux jours.
Loin de nous les chagrins! Que ta bouche me jure
Qu'à tes sermens jamais tu ne seras parjure;
Redis ces mots d'amour dont le charme vainqueur
Semble un baume divin aux blessures du cœur.
Parle; console Arthur. Faut-il que je te donne
Une brillante fête? Oh! que ma dame ordonne!
Veux-tu pour notre hymen ta couronne de fleurs?
Veux-tu qu'en un tournoi, paré de tes couleurs,
Disputant en champ clos le prix de la vaillance,
Du meilleur chevalier j'aille briser la lance?
L'on combattra bientôt; la lice va s'ouvrir :
A tes regards alors je reviendrai m'offrir,
Pour que ta blanche main, par mes lèvres pressée,
Lève, en signe d'honneur, ma visière baissée.

ALICIA.

De votre courtoisie on n'exige pas tant.
Je vais vous confier un secret important.
Mais, mon noble seigneur, promettez-moi de taire
Ce que je vous dirai. Votre raison austère
D'un caprice d'enfant se pourrait offenser.
A le cacher, du moins, je prétends vous forcer.

ARTHUR.

Qu'est-ce donc ?

ALICIA.

Quelquefois, en calmant tes alarmes,
De mes yeux, malgré moi, je sens couler des larmes :
Ecartant de ton âme un amer souvenir,
Sous un riant aspect je te peins l'avenir;
Je parle de bonheur près de celui qui m'aime;
Et ce bonheur, hélas!.. je n'y crois pas moi-même.
Oui, j'éprouve souvent une vague terreur...
On assure qu'ici... (c'est peut-être une erreur),
Aux rochers de Plouarn, dans une humble chaumière,
Vit une pauvre femme.

ARTHUR.

Oui, Jeanne la sorcière,
Que le malin esprit vient, dit-on, visiter,
Et... Mon Alicia voudrait la consulter?

ALICIA.

Aux rochers de Plouarn allons ce soir ensemble.

ARTHUR.

Quel bizarre désir!

ALICIA.

Je ne sais... Il me semble
Qu'elle seule peut rendre à mon cœur éperdu
Ce calme doux et pur qu'il a si tôt perdu.

ARTHUR.

Elle souffre elle-même. Un mal cruel l'obsède;
Sous le poids des chagrins son corps s'affaisse et cède;
Une sombre démence obscurcit sa raison:
Iras-tu d'un malade implorer guérison?

Hélas! la pauvre Jeanne! en sa tristesse amère,
Elle se ressouvient que le ciel la fit mère
De deux enfans chéris qui, nés le même jour,
Furent en même temps ravis à son amour :
De ce trépas soudain la cause est ignorée.
C'est depuis ce moment que, plaintive, égarée,
Aux rochers de Plouarn cachant ses noirs ennuis,
Dans la veille et les pleurs elle passe ses nuits.

ALICIA.

Eh quoi! nul être au monde à son sort ne s'attache?

ARTHUR.

Au fond de la retraite où sa douleur se cache,
Un pêcheur, orphelin, par ses bienfaits nourri,
De son rustique toit partage l'humble abri.
Il est de ses travaux le compagnon fidèle.

ALICIA.

Oh! viens, je t'en supplie; oh! conduis-moi près d'elle;
Je la consolerai.

ARTHUR.

Mais avant de partir,
De ma visite, au moins, il faudrait l'avertir.

ALICIA.

A Plouarn!

ARTHUR.

Nous serons ce soir ici, j'espère....
Car je veux le premier embrasser mon vieux père.

## SCÈNE V.

Les mêmes, KERVÉLÉGAN.

KERVÉLÉGAN.

Notre duc suit mes pas.

ARTHUR.

Ne puis-je point le voir?

KERVÉLÉGAN.

Pardon, si je remplis un pénible devoir.
Il désire être seul. Un noir ennui le ronge;
Vous savez que souvent une chimère, un songe,
Dérange ses esprits; son œil épouvanté
Lit dans un vain présage une réalité.
Vous aigririez son mal.

ARTHUR. (A Alicia.)

Je sors.... Maintenant, juge
Si les bras paternels pour moi sont un refuge.

(Ils sortent.)

## SCÈNE VI.

PONTARLIÉ, HOËL, KERVÉLÉGAN, DINANT.

Pontarlié et Dinant se promènent dans la galerie du fond, et ne prennent part à la scène qu'à la fin.

HOEL.

Je ne l'ai point rêvé. Ma lampe cette nuit
S'est éteinte trois fois; puis, avec un grand bruit,
On a tiré, baron, les rideaux de ma couche;
J'ai cru sentir alors se poser sur ma bouche
Comme des doigts glacés, promenés lentement.

C'est d'en haut, à coup sûr, un avertissement.

KERVELEGAN.

Je suis de votre avis.

HOEL.

Mais ce qu'il signifie,
Ma foi! je n'en sais rien.

KERVELEGAN.

Que monseigneur confie
Le mal qui le tourmente à ces prélats pieux,
Interprètes sacrés des mystères des cieux.

HOEL.

Afin que mon récit leur semble imaginaire?

KERVELEGAN.

Que ne consultez-vous votre oracle ordinaire,
Jeanne?

HOEL.

Jeanne! elle est folle. Oh! le temps est passé
Où, quand par un présage on était menacé,
Pour apprendre son sort on accourait près d'elle.
Elle avait l'œil perçant, la mémoire fidèle,
Jeanne!... Le peuple seul tremble encore à sa voix!
Elle parle, et pour lui ses ordres sont des lois.
L'aperçoit-il de loin, durant une nuit sombre,
Au milieu de l'orage errer ainsi qu'une ombre;
Ou même, bien souvent, s'il ne l'aperçoit pas,
Croit-il la reconnaître au seul bruit de ses pas;
Le pêcheur de nos bords murmure une prière,

Et s'enfuit vers sa barque en criant. La sorcière!...
Mais moi....

KERVELEGAN.

Pourtant hier je l'ai vue en ces lieux.

HOEL.

Oui. Je lui demandais si je dois mourir vieux.
Elle m'a répondu, dans son pompeux langage,
Qu'avant que de mon corps mon âme se dégage,
Souffleront dix hivers suivis de dix printemps.
Mais elle en a menti: je vivrai plus long-temps.

KERVELEGAN.

Jamais assez, mon maître, au gré de notre envie.

HOEL.

Je me porte fort bien, et je tiens à la vie,
A mon duché surtout.

KERVELEGAN.

Ah! ce fait si certain
Qu'un baron, en secret, me contait ce matin,
N'est pas vrai?

HOEL.

Qu'est-ce donc?

KERVELEGAN.

D'avance l'on désigne
Votre successeur.

HOEL.

Bah!

KERVELEGAN.

Demain, notre duc signe
Son abdication !

HOEL.

L'héritier de mes droits
Au duché de Bretagne, est-ce Arthur?...

KERVELEGAN.

Non, je crois
Qu'il a nommé Conan ! il s'est osé permettre
Des propos si grossiers...

HOEL.

Ah ! si j'étais le maître
De choisir qui me plaît!

KERVELEGAN.

Il m'a même assuré
Que déjà vos barons en ont délibéré.

HOEL.

L'avis de messeigneurs à Conan est contraire.

KERVELEGAN.

Je ne vous cache pas...

HOEL.

Ils aiment mieux son frère :
Arthur sait les flatter. Or je suis peu surpris
Qu'Arthur par messeigneurs soit mis à si haut prix.
Il garde devant eux un silence timide,
Ou, levant vers le ciel son œil de pleurs humide,
Il n'ose qu'en tremblant accuser ma rigueur.
« Pauvre enfant! disent-ils, il mourra de langueur. »

Grimaces que cela! mensonge, hypocrisie,
Où perce à son insu la basse jalousie,
Qui lui ronge le sein. Son respect affecté,
Sa soumission feinte à mon autorité,
Ses prières à Dieu, que sans cesse il atteste,
Ne trompent pas Hoël..., Enfin, je le déteste!...
Mais laissons ce sujet!..., C'est ma fête ce soir;
A table, à mes côtés, vous viendrez vous asseoir.

KERVELEGAN.

Cet honneur...

HOEL.

De vos soins il est la récompense.
Les seigneurs de ma cour sont invités, je pense.

KERVELEGAN.

Tous... A mon suzerain plaira-t-il aujourd'hui
Permettre à ses vassaux de s'approcher de lui?

HOEL.

Ils vont encore à bout pousser ma patience...
Nous avons là quelqu'un qui désire audience?

KERVELEGAN.

Oui, de pauvres pêcheurs!

PONTARLIÉ. (Il s'est approché du duc.)

Et moi!

HOEL.

Faites entrer.

## SCÈNE VII.

Les précédens, UN PÊCHEUR, Peuple.

HOEL, à un pêcheur.

Allons, dépêche-toi; parle sans différer!

LE PÊCHEUR.

Hélas! mon bon seigneur, à vous je viens me plaindre.

HOEL.

Ils se plaignent toujours!

LE PÊCHEUR.

Je crains...

HOEL.

Que peux-tu craindre?

Parle vite! j'écoute.

LE PÊCHEUR.

Ah! souffrez qu'à genoux...

HOEL.

Vas-tu parler, enfin?

PONTARLIÉ.

Brave homme, levez-vous!

LE PÊCHEUR.

Le déshonneur, l'opprobre ont souillé ma famille :
Des lâches, des Anglais m'ont enlevé ma fille;
Sans pitié pour mes pleurs et pour mes cheveux blancs,
Ils m'ont ravi l'appui de mes pas chancelans,

L'orgueil de mes vieux jours!... C'est en vous que j'espère;
Vous êtes père, vous :... vous vengerez un père.

HOEL.

Ta fille est donc jolie?

LE PÊCHEUR.

Au nom du ciel, seigneur,
Rendez-moi mon enfant! rendez-moi le bonheur!

HOEL.

(A Pontarlié.)

C'est bien... va-t-en!... Et vous?

PONTARLIÉ.

Envoyé par l'armée,
Du dessein de l'Anglais en secret informée,
Je viens me plaindre aussi.

HOEL, se levant.

Qu'entends-je! en mon palais
Ose-t-on m'insulter?

PONTARLIÉ, avec force.

On déteste l'Anglais.
Mon audace, il est vrai, peut me coûter la vie;
Mais il m'importe peu qu'elle me soit ravie.
Le joug anglais nous pèse, et le peuple irrité
Avec ses oppresseurs ne veut point de traité;
La Bretagne aujourd'hui de son sein les rejette;
La Bretagne jamais ne sera leur sujette.
Point de paix!

HOEL.

Point de paix! Qui donc commande ici?
Est-ce vous?

PONTARLIÉ.

Non vraiment; voilà le mal.

BOEL.

Merci.

PONTARLIÉ.

Vous abusez des droits que le sceptre vous donne.
(Qu'à ma franche amitié mon suzerain pardonne
Ces reproches amers; mais ils sont de saison.)
L'un de nous deux a tort, c'est vous; l'autre a raison,
C'est moi. J'ai pour appui peuple et noblesse ensemble;
Vous, l'Anglais et Conan. Dites; que vous en semble?
La chance est-elle égale? et, s'il nous faut lutter,
Lequel, à votre avis, maître, doit l'emporter?
Ah! songes-y, vieillard; la mort déjà t'invite
A te tenir tout prêt: et la mort vient si vite!
Lorsqu'elle te crîra qu'il est temps de partir,
De quoi te servirait un tardif repentir?
D'iniquités couvert, où serait ton refuge?
On vous craint ici-bas, mais-là haut on vous juge...
Pense au jour de demain! En ce jour solennel,
Jour d'éternelle ivresse et de deuil éternel,
Dieu mourut sur la croix; Dieu qui te voit, t'écoute,
Voulut que son sang pur s'épanchât goutte à goutte
Pour mon salut, vieillard, ainsi que pour le tien.
La sainte table alors appelle le chrétien:
T'y présenteras-tu? D'un pieux sacrilége
Les puissans de ce monde ont-ils le privilége?
Cède, cède plutôt, cède à nos vœux ardens:
De la nécessité suis les conseils prudens.

Prononce sans retard ; tes vassaux vont maudire
Ou respecter ton nom... Que me faut-il leur dire?

HOEL.

Rien.

PONTARLIÉ.

Nos griefs jamais ne seront redressés ?

HOEL.

Nous en déciderons.

PONTARLIÉ.

Quand ? Nous sommes pressés ;
Je t'en dois avertir.

HOEL.

Cet excès d'insolence
Me fatigue à la fin.

PONTARLIÉ.

Réfléchis bien.

HOEL.

Silence !

(On entend du bruit.)

Pourquoi cette terreur ? quel bruit ?

UN PÊCHEUR.

Jeanne !

JEANNE, de la coulisse.

Au secours !
Au feu !... Sauvez-moi donc !

HOEL.

Quels étranges discours !

## SCÈNE VIII.

Les mêmes, JEANNE LA FOLLE.

JEANNE.

(Au duc.)

Empêchez-les d'entrer! Ah! prends-moi sous ta garde.
Le bûcher fume encor.

HOEL.

Le bûcher!

JEANNE.

Tiens, regarde;
Ma robe, mon manteau ne sont-ils pas brûlés?

HOEL.

Par quelque vaine erreur tes esprits sont troublés.

JEANNE.

Oui. Je t'aurais voulu, vieux duc, voir à ma place.
Oh! ce seul souvenir d'épouvante me glace.
Sitôt que de leur camp j'ai tenté d'approcher,
Ils ont crié : C'est elle! au bûcher! au bûcher!
Aux flammes la sorcière!

HOEL.

Eh quoi! ma pauvre Jeanne,
Les méchans ont osé...

JEANNE.

Mais je crois, Dieu me damne!
Que tu ris!

HOEL.

Moi? non pas.

JEANNE.

Arthur fut mon appui
En ce danger pressant; ils me grillaient sans lui.
Contre l'infâme Anglais tirant sa bonne épée,
Il l'a contraint à fuir; je me suis échappée,
Pâle, les yeux hagards, presque morte d'effroi.

HOEL.

Sois tranquille à présent, je réponds...

JEANNE, d'une voix terrible.

Arme-toi!
Jusques à quand, vieux duc, la Bretagne outragée,
Par de lâches brigands meurtrie et ravagée,
Courbera-t-elle au joug son indocile orgueil?
Quand l'exhumerons-nous de son honteux cercueil?
Quand appelleras-tu ma vaillante patrie
A ressaisir ses droits et sa splendeur flétrie?
Ah! si de sa raison Jeanne pouvait jouir,
Si ces éclairs subits qui viennent l'éblouir
Duraient un jour entier, malheur à l'Angleterre!
L'esclavage est maudit sur cette noble terre.
De mon bâton noueux chargeant ma faible main,
J'irais dans nos hameaux, criant en mon chemin:
« Debout, enfans! debout! La vengeance tardive
» S'est enfin mise en route; elle vole, elle arrive;
» Dût un précieux sang en cent combats couler,
» De vos cités en feu dussent les murs crouler,

» Défendez-vous encor. Ne perdez pas courage :
» Le ciel s'éclaircira[1], laissez passer l'orage. »

PONTARLIÉ.

Et toute la Bretagne alors suivrait tes pas.

LE PEUPLE.

Oui.

PONTARLIÉ.

Tu l'entends, mon maître. Oh ! ne repousse pas
La prière d'un peuple irrité, mais fidèle !

HOEL, avec rage.

Noble fidélité ! je sais qu'augurer d'elle.
Suis-je votre vassal ou votre suzerain ?
Attends avec respect mon ordre souverain.
Ce ton impérieux commence à me déplaire,
Et ce n'est pas en vain qu'on brave ma colère.
Crains qu'en son tribunal Hoël n'aille s'asseoir
Pour te juger. Sortez.

KERVELEGAN, bas à Pontarlié en lui serrant la main.

Venez ici ce soir.

Pontarlié lui serre aussi la main, le peuple s'écoule en silence, Jeanne le suit : elle est revenue à sa première frayeur et regarde toujours si ses habits ne sont pas brûlés.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II.

Le théâtre représente les rochers de Plouarn. Au fond, la mer. Sur le côté, la hutte de Jeanne : elle est assise à terre et raccommode des filets.

## SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE, GUILLAUME.

JEANNE.

Oui, pour les fuir en vain Jeanne s'était cachée;
A leur bûcher fumant ils m'avaient attachée...
Alors le jeune duc...

GUILLAUME.

Au diable les Anglais!
Voilà le jour qui baisse, et j'attends mes filets...

JEANNE

J'ai fini dans une heure... Il m'avait entendue
Appeler au secours... Sans lui, j'étais perdue,
Grillée... Oh!...

GUILLAUME.

Mes filets!... Je partirai trop tard...

JEANNE.

N'était-ce pas, Guillaume, un vrai coup du hasard?

GUILLAUME.

La rage de parler aujourd'hui vous travaille
D'une rude façon...

JEANNE.

Tiens, vois-tu?... chaque maille
Est rompue ou lâchée; et Jeanne parirait
Qu'un poisson,... pour le moins, au travers passerait...
(Avec émotion.)
Ce sont des filets neufs qu'il te faudrait, Guillaume...
Si Jeanne le pouvait... Mais sous mon toit de chaume
Habite l'indigence,... et je n'ai pas d'argent...

GUILLAUME, avec extase.

Oh! l'argent!

JEANNE.

Autrefois (je pleure en y songeant)
Jeanne en avait;... de blé sa grange était remplie;
Sa petite cabane était propre, jolie...
Sa cabane est détruite; et l'argent et le blé,
En une seule nuit l'Anglais m'a tout volé...
Il ne m'a rien laissé...

GUILLAUME.

Tenez, mère, il me semble
Que Guillaume et l'argent seraient fort bien ensemble.
Lorsque je dors,... j'en rêve... A mon réveil; je dis
Une longue prière aux saints du paradis,
D'abord à mon patron, pour que l'un d'eux me donne
Ce bienheureux argent... Et (que Dieu me pardonne!...)
Par mon ardent désir quand j'étais trop pressé,
Souvent au diable aussi je me suis adressé...

Quelle ferveur alors à la mienne est pareille!
Mais le diable et les saints ont fait la sourde oreille...
Tel s'éveille Guillaume, et tel il se rendort...
Pauvre!...

JEANNE.

Des filets neufs valent un écu d'or.
C'est peu.

GUILLAUME.

Si par bonheur j'avais rendu service
A Conan; il sait, lui, le prix d'un bon office...
S'il avait eu besoin du secours de mon bras,
Comme Kervélégan, il ne me ferait pas
Attendre mon salaire; et, mère, l'on raconte
Qu'avec les braves gens Conan jamais ne compte...
Plus d'un qu'il employa peut l'attester ici...

JEANNE, vivement.

Au nom du ciel, tais-toi; ne parle pas ainsi...
Il est venu ce soir... Il me poursuit, m'obsède...
Qu'à ses ardens désirs, Guillaume, Jeanne cède,
Et Jeanne sera riche...

GUILLAUME.

Oh! moi je céderais...
De ma dague au besoin je le seconderais...
Mon Dieu! les beaux projets que j'ai là... Vieille, usée,
Sur les rocs de Plouarn déjà trois fois brisée,
Ma barque dans la baie avec moi sombrera
Au premier vent du nord, ou bien chavirera...
J'aurais un grand navire, et portant une charge
De vingt tonneaux au moins,... un pont commode, large,...

Fermé des deux côtés, et qui contre les flots
M'offrît un sûr rempart... J'aurais des matelots,
Des pêcheurs, mes voisins, qui, lorsque je commande,
Devinent d'un coup d'œil ce que je leur demande,
Sachent plier la voile,... et presqu'au même instant
A la pointe des mâts s'élancent en chantant...
Que souffle alors la brise, et Guillaume commence
Son périlleux voyage; et l'Océan immense
Me reçoit fier et libre en sa vaste prison...
Autour de moi la mer;... la mer pour horizon;
La mer sous mon navire; au dessus de ma tête,
Le ciel noir ou serein. Vienne calme ou tempête:
Après sa longue course, avec un vif transport,
L'équipage joyeux jettera l'ancre au port...

JEANNE, avec un air railleur et presque fou.

Et combien d'écus d'or crois-tu donc que te coûte
Ce navire?

GUILLAUME.

Cinq cents environ.

JEANNE.

Oui, sans doute.
Oh! cinq cents écus d'or... Tu n'es pas exigeant...

(Après une pause, avec un accent douloureux et distrait qui annonce que ses idées se portent sur un autre objet.)

Mais ne pourrais-tu pas mieux placer cet argent?

GUILLAUME.

Qu'en faire?

JEANNE.

Rebâtir ma cabane brûlée;...
Me rendre aussi ma grange et ma moisson volée;

Changer ce manteau vieux pour un autre plus beau ;
Puis... mes pauvres enfans... qui n'ont pas de tombeau ;
Non,... pas même une croix qui m'indique la place
Où sont mes deux enfans,... et, lorsque Jeanne est lasse,
Que d'un travail pénible elle revient le soir,
Pas une pierre où Jeanne, hélas ! puisse s'asseoir
Et pleurer...

GUILLAUME.

Sa raison s'en va, dès qu'elle pense
A ses enfans...

JEANNE.

Guillaume, est-ce la récompense
De mon amour pour toi ?...

GUILLAUME, allant vers la mer.

Bientôt il sera nuit...

JEANNE, absorbée.

Ils sont morts tous les deux comme il sonnait minuit...

GUILLAUME.

Les barques des pêcheurs s'éloignent de la rive.
La mer est presque haute ;... oui, car la vague arrive
Au pied de ce rocher.... C'est la bonne heure.... Après
Je ne prendrai plus rien....

JEANNE.

Tiens, tes filets sont prêts....

GUILLAUME.

Merci. Je pars....

JEANNE.

Adieu.

GUILLAUME, dans sa barque.

Mère, il faudra m'attendre.

Adieu.

La barque s'en va. Jeanne reste seule; son délire va croissant.

## SCÈNE II.

JEANNE, seule.

C'est singulier.... Mais il me semble entendre
Des cris aigus.... Au meurtre !...

Elle paraît violemment agitée. Arthur et Alicia entrent en la regardant.

## SCÈNE III.

JEANNE, ARTHUR, ALICIA.

ARTHUR, à Alicia.

Approche, la voilà.

JEANNE, sans les voir.

Mes enfans! mes enfans!

ALICIA.

Sa cabane,... c'est là.

JEANNE, toujours sans les voir.

Mes enfans! mes enfans!... rendez-les-moi de grâce,
Rendez-moi mes enfans, et que je les embrasse,
Et que je meure ensuite.... Oh! nés en même temps;
Du même lait nourris,... frais comme un beau printemps,
Ils grandissaient. Leur père était mort; et moi seule,
Moi seule leur restais avec leur vieille aïeule....

Mais, vous ne savez pas, leurs jours étaient comptés...
Une nuit... la dernière... hélas!... à mes côtés
Ils veillaient... J'entendis l'orfraie... à ma fenêtre
Je la vis s'attacher, crier, puis disparaître,
Revenir pour crier de nouveau... Qu'annonçait
Ce double cri?... la mort... c'est elle qui passait.
(En pleurant.)
Aussi vers le matin Jeanne était sans famille;
Son pauvre fils baigné dans son sang, et sa fille
Violée et tuée... Oh! l'Anglais à demi
Ne fait rien. Grâce au ciel, c'est un bon ennemi!

ALICIA, bas à Arthur.

Quoi! l'Anglais...

JEANNE, hors d'elle.

Mes enfans! je les veux. Qui les garde?
Allez-les-moi chercher... Il me les faut.

ALICIA, à Arthur.

Regarde.
Oh! tout mon cœur, Arthur, a tressailli d'effroi.

JEANNE, s'approchant mystérieusement et à voix basse.

Êtes-vous mes enfans? parlez, répondez-moi.
Vous êtes-vous sauvés? Venez, que je vous voie;
Venez, que dans vos bras Jeanne meure de joie!
Vous êtes mes enfans, n'est-ce pas? Approchez.
Oh! depuis bien long-temps tous deux vous me cherchez.
Vous êtes mes enfans, le ciel à ma tendresse
Vous a rendus enfin... plus près... que je vous presse
Sur mon sein maternel... plus près... j'ai tant souffert...
Des ombres de la mort mon front chauve est couvert..

Comme je suis changée ! Et dites-moi : peut-être
Avez-vous eu d'abord peine à me reconnaître?
Le chagrin m'a veillie.

ALICIA.

Oh ! nous vous aimons bien.

JEANNE.

Mes yeux se sont creusés... mais le corps, ce n'est rien.
(Montrant son cœur.)
C'est là qu'est tout le mal;... c'est là qu'est ma blessure;...
C'est là que le chagrin porte une atteinte sûre...
Ouvre une large plaie impossible à guérir,
Qui toujours est saignante, et dont il faut mourir.

ARTHUR.

Oh ! Jeanne, rappelez votre raison perdue !
Votre famille, hélas ! ne vous est pas rendue.
Nous vous en tiendrons lieu...

JEANNE.

Quoi ! ce n'est donc pas vous...
Non, ce n'était qu'un rêve... Ah ! qu'il m'a semblé doux !

ARTHUR.

Je suis Arthur.

JEANNE.

Arthur de Bretagne ?

ARTHUR.

Lui-même.

JEANNE.

Toi qui sauvas mes jours ! Oui... ma joie est extrême
De te revoir... Hier... j'allai dans ton palais

Pour te remercier... j'aperçus des Anglais,
Et je m'enfuis. Ici tu viens chercher, je pense,
L'appui de la sorcière. Allons, pour récompense
Qu'exiges-tu ? Vas-tu te faire couronner ?
Est-ce quelque conseil que je te dois donner ?
Ou peut-être qu'un songe, au milieu des ténèbres,
A couvert ton sommeil de ses ailes funèbres...
Je te l'expliquerai... longue vie ou trépas ;
N'importe.

ARTHUR, à Alicia.

Parle donc.

ALICIA.

Oh ! moi, je n'ose pas.

JEANNE.

J'écoute.

ARTHUR.

Alicia, ma belle fiancée,
D'un vague et sombre effroi sent son âme oppressée ;
Elle va m'être unie, et craint que notre hymen...

JEANNE.

Le jour est-il fixé ?

ARTHUR.

C'est demain.

JEANNE.

C'est demain ?

ALICIA.

Oh ! ce n'est pas pour moi,... c'est pour lui que je tremble.
Chaque nuit je l'entends ; ou plutôt il me semble
Que je l'entends :... il pleure... il me montre son sein

Tout saignant, tout ouvert, il crie à l'assassin,
Se débat, tombe, expire.

JEANNE.

Il n'accuse personne
De ce meurtre?

ALICIA.

Non.

JEANNE.

Non.

ALICIA.

Il dit : Je te pardonne.

JEANNE.

Ah !

ALICIA.

De ces derniers mots quel peut être le sens ?

JEANNE.

Je ne sais.

ALICIA.

Quoi ! ce cri, ces signes menaçans,
Ces pleurs, ce sein ouvert, rien n'est vrai? c'est un songe?

JEANNE.

Je ne sais; bien souvent ce qui paraît mensonge
Est vérité; souvent ce qu'on croit vérité
N'est que mensonge. Alors, par le doute arrêté,
On se tait.

ARTHUR, à Alicia.

Qu'elle est pâle !

JEANNE.

Il fait froid. La sorcière

N'a pour couvrir son corps qu'une bure grossière,
Un vieux manteau percé. Que mon front est brûlant !
Je sens tout à l'entour comme un bandeau sanglant
Qui le presse et l'étreint ! Qu'est-ce donc ? Duc ! écoute :
Combien d'argent crois-tu qu'un manteau neuf me coûte?
Deux écus, à peu près. Tiens, je vais te chanter
La chanson de Mauclerc, si tu veux m'acheter
Un manteau neuf.

L'orchestre prélude la ballade que Jeanne chante. (*Musique de M. Auber.*)

Mauclerc, comte de Fécamp,
Avait deux fils, l'un méchant,
Pillard, meurtrier et traître ;
L'autre, Alain, brave et bon maître,
A ses vassaux indulgent....
Et les vassaux le soir, dans leur humble chaumière,
Faisaient à Dieu cette prière :
« Mon Dieu ! mon Dieu ! confondez le méchant. »

Mauclerc préférait, c'est l'usage,
Son méchant fils.

Un jour, d'un ton arrogant,
« Alain, lui dit le méchant,
Veut part de ton héritage.
Je me charge du partage
Avec un fer bien tranchant... »
Et les vassaux le soir, dans leur humble chaumière,
Faisaient à Dieu cette prière :
« Mon Dieu ! mon Dieu ! confondez le méchant. »

ARTHUR.

Et puis ?

ALICIA.

Quel horrible présage !

JEANNE, après une pause.

Je ne me souviens plus du reste ; mais je crois
Que le méchant tua le bon, vola ses droits,
Fut comte enfin.

ARTHUR.

Mon frère !

JEANNE.

Il sort d'ici, ton frère.
Dans quel but, le sais-tu? dis, qu'y venait-t-il faire?
Qu'exigeait-il de Jeanne ? et quel danger pressant
L'amenait à Plouarn? Demandait-il du sang ?
De quoi m'a-t-il parlé ? Pourquoi tant de caresses,
De protestations, de brillantes promesses ?
Prends garde à toi. J'ai vu son œil étinceler ;
Sur ses genoux tremblans je l'ai vu chanceler.
Prends garde à toi. Toujours à la fin d'une orgie
De son ardente haine éclate l'énergie.
Malheur à qui s'approche alors, et sans effroi
Place sa confiance en lui... prends garde à toi.
En ses sombres accès et d'ivresse et de rage,
Ignores-tu jusqu'où va son affreux courage?
N'as-tu pas lu le meurtre écrit dans son regard,
Empreint sur tous ses traits? Qu'on lui donne un poignard,
Qu'on l'arme d'une hache, et frémissant de joie,
Le tigre, d'un seul bond, s'élance sur sa proie.

ALICIA.

Oh ! viens Arthur, j'ai peur !

ARTHUR.

Protége-moi, mon Dieu !

JEANNE, avec égarement.

Je n'ai plus rien à dire; ainsi, hors de ce lieu.
Voici que la mer s'enfle et que gronde l'orage;
Peut-être maintenant un vaisseau fait naufrage:
Je veux voir par les flots ses débris submergés...
Et bien prêter l'oreille aux cris des naufragés...
A la rive! à la rive! Allons! Jeanne, à la rive!
Tiens, avec chaque vague un froid cadavre arrive.
Plus d'un, de nos pêcheurs brisera les filets.
Tous perdus, tous noyés.... Si c'étaient des Anglais!

Alicia et Arthur sortent d'un côté. Jeanne de l'autre. Le théâtre change et représente le palais ducal.

## SCÈNE IV.

KERVÉLÉGAN, un Varlet.

KERVELEGAN, du dehors.

Holà! varlet!

UN VARLET.

Seigneur!

KERVELEGAN.

Faut-il crier sans cesse
Pour vous faire venir? vous voyez qu'on se presse
Dans les salons du duc. Qu'on range tout ici.
Des tables.

## SCÈNE V.

KERVÉLÉGAN, PONTARLIÉ, DINANT.

KERVELEGAN.

Messeigneurs, salut!

PONTARLIÉ, jetant son manteau.

Je suis transi.
Il fait un froid du diable.

KERVELEGAN.

Et vous venez sans doute
De votre manoir?

PONTARLIÉ.

Oui. Je me suis mis en route
Un peu tard. Quelle nuit! à dix pas devant soi
On ne distinguait rien; mais mon cheval pour moi
Voyait clair. C'est heureux; car, sans la pauvre bête,
Le noble Pontarlié se fût cassé la tête
Sur les rocs de Plouarn. Presque vingt pieds du haut
Jusqu'au bas; hein! baron, c'était un joli saut.
Mais que dit-on du duc? c'est aujourd'hui sa fête.

KERVELEGAN.

Le bienheureux saint Job, triste et piteux prophète,
Brave homme au fond pourtant.

PONTARLIÉ.

Impie!

KERVELEGAN.

Oh! ma foi! non.
Je le respecte fort: je porte aussi son nom.

PONTARLIÉ.

Faisons trêve, de grâce, à la plaisanterie;
Pontarlié sur ce point n'entend pas raillerie.

Parlons de nos projets, car votre intention
Est la même.

KERVELEGAN.

J'ai mis une condition.

PONTARLIÉ.

Qu'on trouvât une dague à l'égal de la tienne.
Je m'en souviens, mon brave! et qu'à cela ne tienne;
Je te l'ai déjà dit...

KERVELEGAN.

Plus d'espoir maintenant...
Demain,... demain peut-être, Hoël cède à Conan
Ses droits à la couronne... Aux Anglais, qu'il appelle,
Il donne rendez-vous dans la sainte chapelle,
A l'heure où sa noblesse, en cercle autour de lui,
Du sacré rédempteur implorera l'appui...
Est-ce là qu'il voudrait,... là, devant le ciel même,
Abdiquer hautement la puissance suprême,
Et, souillant par un vol ce redoutable lieu,
Placer son attentat sous la garde de Dieu?
Je l'ignore... N'importe; agir sans crainte et vite,
Courir sus au danger qu'un lâche cœur évite,
C'est mon avis à moi... Prévenons les soupçons...
Car nous sommes perdus si nous ne nous pressons...

DINANT.

Pressons-nous!

PONTARLIÉ.

Oui, ce soir, l'occasion est belle...
Qu'en pensez-vous?..

On entend des cris.

KERVELEGAN.

Quel bruit?

PONTARLIÉ, à la fenêtre.

Oh! c'est une querelle.

KERVELEGAN.

Dans la cour du château... qui peut...?

PONTARLIÉ.

L'un des deux fuit...
L'autre, la dague en main, le presse, le poursuit...
Au meurtre!.. C'est Conan...

KERVELEGAN.

Quel est son adversaire?...

PONTARLIÉ.

C'est.. Il n'est point armé.. C'est Arthur!.. c'est son frère!..

## SCÈNE VI.

Les mêmes, ARTHUR, entrant en désordre.

ARTHUR.

Ah! Pontarlié! c'est vous... Il s'attache à mes pas.
Epargnons-lui ce crime...

PONTARLIÉ.

Il n'approchera pas...

ARTHUR.

Par les vapeurs du vin sa raison est trompée...

PONTARLIÉ.

Mon maitre, abritez-vous derrière mon épée...

## SCÈNE VII.

Les mêmes, CONAN, l'épée à la main, retenu par quelques seigneurs : il est ivre.

CONAN.

Enfin te voici, lâche. Ah! tu fuis devant moi...

KERVELEGAN.

Mon seigneur, quel motif?

CONAN.

Et que t'importe, à toi?...
Sais-tu ce qu'il m'a fait?

ARTHUR.

Que t'ai-je fait?

PONTARLIÉ.

La rage
L'empêche de parler.

CONAN.

Dis; as-tu du courage...
Arme-toi, viens, descends... Ah! mon noble seigneur,...
Duc futur de Bretagne, allons! à vous l'honneur.
(A Dinant.)
Ta dague, cher baron? Tu ne veux pas la prendre,
Beau damoiseau de cour!... Non...

KERVELEGAN.

Daignez nous apprendre

Ce que le jeune Arthur...

CONAN.

C'est un affront sanglant...

PONTARLIÉ.

Vous en souvenez-vous ?

KERVELEGAN.

Tais-toi, serf insolent.

PONTARLIÉ.

Serf!

KERVELEGAN, bas.

Calmez-vous, de grâce.

CONAN.

Oh! la sorcière Jeanne
M'avait porté malheur! et je crois, Dieu me damne!
Que cette vieille folle a toute sa raison...
J'étais allé la voir ce soir dans sa maison;
Je venais de quitter cette auguste demeure,
Car d'un gai rendez-vous déjà s'approchait l'heure...
Messeigneurs les Anglais m'avaient tous invité
A vider, en passant, un verre à leur santé...
Suivez jusques au bout mon récit, je vous prie;
Et que, s'il ose, après, quelqu'un de vous en rie...
Vous vous doutez, parbleu! de ce qui se passa
Dans ce joyeux banquet; chacun se surpassa,...
Bretons, Anglais... Moi-même... à la fin de l'orgie,
Je sors l'œil pétillant et la lèvre rougie...
Puis, sur mon bon cheval, caressé par ma main,
Je m'élance. Je pars, fredonnant en chemin...

Attendez donc... C'était... Oh! maudite mémoire!...
Ah! c'était le refrain d'une chanson à boire
Que mon aïeul Mauclerc répétait si souvent,
Et qu'un moine, en secret, m'apprit dans son couvent...

(Il chante.)

Moi, lorsque je suis en train,
Je donnerais ma campagne,
Je donnerais la Bretagne
Pour une pinte de vin.

Oui, certe, à ce prix-là je pourrais bien les vendre;
Mais après avoir bu je voudrais les reprendre...
Bref,... j'étais donc parti. Du clocher de Pontcroix
J'aurais pu distinguer la vieille et sainte croix,
Si je n'avais dormi... Mais voilà que m'éveille,
Un bruit soudain de pas qui frappe mon oreille...
Derrière moi, bien loin,... d'un coursier vigoureux
Mon frère avec ardeur pressait les flancs poudreux...
Il m'atteignait déjà... Pour montrer mon adresse,...
Moi, sur mes étriers aussitôt je me dresse...
Inutiles efforts,... il triomphe... En passant
Il m'a lancé, je crois, un sourire offensant.
Je le heurte... Je tombe, et, restant en arrière,
Je vais, à demi mort, rouler dans la poussière.

TOUS LES SEIGNEURS riant.

Ah! ah! ah! ah!

PONTARLIÉ.

C'est drôle!

CONAN.

(A Arthur.)

Hein!... La lutte entre nous
N'est pas finie encor; l'un ou l'autre à genoux,

Vaincu, criant : merci ! Point de droits de partage,
Du vieux duc de Bretagne, à moi tout l'héritage...
Pas même, à mes côtés, une place pour toi...
Le sceptre, le bandeau, ta fiancée, à moi !

ARTHUR.

Qui me l'enlèvera doit m'arracher la vie...

CONAN.

Eh bien ! viens donc, Arthur, si c'est là ton envie.
Par les vains nœuds du sang penses-tu te lier ?...
Es-tu brave ? as-tu peur ? Qui t'arma chevalier ?
Ta dague en son fourreau se couvrira de rouille.
Honte ! honte éternelle !... Oh ! vite une quenouille !
Aimes-tu mieux un froc ? Vite, d'un cœur fervent
Va prier Dieu, beau moine, au couvent, au couvent !
On est déshonoré, déclaré lâche, infâme,
Quand sous une cuirasse on porte un cœur de femme.

ARTHUR.

Tais-toi, frère, tais-toi : car ce nouvel affront
A déjà fait monter la rougeur à mon front.

CONAN.

A ton courroux subit donne libre carrière.
(Allant à lui.)
Tiens, pour te voir de près je franchis la barrière
Qui nous sépare.

ARTHUR.

(Il lui arrache sa dague, et la brise.)
Eh bien ! sois calme maintenant.
Voilà comment Arthur se bat avec Conan...

CONAN, retenu par les seigneurs.

Damnation!

ARTHUR.

Je prends en pitié ta faiblesse.
Crois-tu que dans ta bouche un reproche me blesse?
Connaîtrais-tu quelqu'un qui fût si peu vaillant
Qu'il craignît de lutter contre un tel assaillant?
Attends jusqu'à demain pour engager la lutte:
Tu nous amuserais d'une seconde chute.

(Il sort.)

## SCÈNE VIII.

Les mêmes, hors ARTHUR.

CONAN.

Désespoir! désespoir! Ne trouverai-je pas
Quelque embûche mortelle à cacher sous ses pas?
Quoi! rien... Toujours ce frère! et railleur dans sa fuite,
Il sera toujours là comme une ombre à ma suite,
De sarcasmes amers me flétrissant toujours.
Oh! j'aurai bon marché tôt ou tard de ses jours.
(A Pontarlié.)
Et vous qui protégez son audace insolente,
Si ma vengeance encore à vous punir est lente,
C'est que l'occasion m'a manqué jusqu'ici.
Faites votre profit, baron, de tout ceci.
Adieu donc!

## SCÈNE IX.

Les mêmes, hors CONAN.

PONTARLIÉ.

Ah! Bossu! tu paîras cet outrage!

Toi du vaillant Arthur insulter le courage!

KERVELEGAN.

Qu'il reçoive le prix qu'il a bien mérité!
Que lui, que le vieux duc!...

PONTARLIÉ.

C'est un point arrêté.

KERVELEGAN.

Nous les tuons ce soir.

DINANT.

L'armée est-elle instruite.....

KERVELEGAN.

Pourquoi? Frappons d'abord; nous l'instruirons ensuite.
Pas un mot, au contraire; un mot donne un soupçon.
Nous devons agir seuls, en voici la raison.
La Bretagne en sa haine à part égale assemble
Hoël et le Bossu. Dites: que vous en semble?
Les déteste-t-on bien? Quand ils ne seront plus,...
Les voudra-t-on venger? non certe. Or je conclus,
Et ma conclusion est que ma bonne épée
Ne rentre en son fourreau que de leur sang trempée.

PONTARLIÉ.

C'est juste.

KERVELEGAN.

L'un de vous, auprès d'eux introduit,
Dépêchera Conan; moi l'autre.

PONTARLIÉ.

Avant minuit.

KERVELEGAN.

Non pas.

PONTARLIÉ.

Et pourquoi donc?

KERVELEGAN.

Le duc dort à cette heure.

PONTARLIÉ.

Qu'importe que debout ou dans son lit il meure?

KERVELEGAN.

Mais dans sa chambre alors je ne puis pas entrer.

PONTARLIÉ.

Ah! diable!... A force ouverte il y faut pénétrer.
La force me plaît mieux qu'une lâche surprise.

KERVELEGAN.

Sans espoir de succès c'est risquer l'entreprise.
Demain à son réveil le duc m'appellera,
Quand du couvent voisin la cloche tintera.
Lui-même à cet instant il vient m'ouvrir sa porte
Et celle de son fils. Sous mon manteau j'apporte
Son riche missel d'or, et lui lis en latin
Avec recueillement l'oraison du matin;
A mes côtés debout, il m'écoute en silence.
Demain point de missel; tout d'abord je m'élance
A sa gorge, et lui donne, en criant, Trahison!
Un profond coup de dague au lieu d'une oraison.

DINANT.

Vous dépêchez Conan de la même manière.
Encore un coup de dague au lieu d'une prière.

KERVELEGAN.

Eh bien! vous pâlissez.

DINANT.

Qui vous trouble à ce point?
Parlez! expliquez-vous!

PONTARLIÉ.

Ce soir, mais demain point.

KERVELEGAN.

Quel changement subit! Il m'alarme, il m'étonne.

PONTARLIÉ.

Craignez que tout à coup le ciel en feu ne tonne
Contre cet attentat, qu'il ne brûle la main
Qui l'osera commettre.

KERVELEGAN.

Oh! n'ayez peur.

PONTARLIÉ.

Demain...

KERVELEGAN.

Le plus tôt c'est le mieux.

PONTARLIÉ.

C'est dans ce jour auguste
Que pour nous sur la croix mourut le fils du juste.

DINANT.

C'est vrai.

KERVELEGAN.

Plaisant scrupule!

DINANT.

Oh ! non, il a raison.

KERVELEGAN.

Au lieu d'un coup de dague, alors une oraison
Au vieux duc, à son fils. Mais qui voudra la fasse ?
Demain Kervélégan prétend le voir en face.
Je vais trouver quelqu'un dont le bras m'aidera
Sans redouter le ciel, et qui se damnera
Pour un peu d'or.

PONTARLIÉ.

Seigneur, oh ! je vous en supplie !
Pardonnez à l'effroi dont mon âme est remplie !
Déjà près du tombeau, la mort pour moi n'est rien :
Mais la mort et l'enfer.... Je crois, je suis chrétien...
Mais le remords vengeur que nul secours n'allége...
Un meurtre en ce saint jour, un meurtre, un sacrilége....
A coups mal assurés Pontarlié frapperait ;
De sa tremblante main le fer s'échapperait.
S'il lui venait du ciel une seule pensée,
Mon front se couvrirait d'une sueur glacée...
Je tenterais sur moi des efforts superflus.
Jamais je ne pourrais...

KERVELEGAN.

C'est bien ; n'en parlons plus.

( A part. )

Je m'adressais fort mal.

DINANT.

J'éprouve quelque honte

De ce scrupule-là.

PONTARLIÉ.

Comme il vous plaira, comte.

DINANT.

Je ne crois pas que Dieu blâme cette action ;
C'est un assassinat à bonne intention.

PONTARLIÉ.

Très-bonne.

DINANT.

Alors pourquoi refuser votre office ?

PONTARLIÉ.

Prenez ma place.

DINANT.

Eh ! mais...

PONTARLIÉ.

Rendez-moi ce service,
A charge de revanche.

KERVELEGAN.

Allons, c'est convenu.
Ainsi, trêve aux discours.

DINANT.

Non, je suis revenu
A votre avis.

KERVELEGAN.

C'est bon. Déjà l'on abandonne
Le palais du vieux duc. Je l'aperçois qui donne
Aux nobles conviés le gai salut d'adieu ;
Achevons l'entretien ailleurs que dans ce lieu.

## SCÈNE X.

Les mêmes, CONAN.

CONAN, dans le fond, aux conviés qui se retirent.

Au revoir, mes amis! A regret je vous quitte;
D'un devoir important il faut que je m'acquitte:
Voilà trois jours entiers que je n'ai pas dormi...
Sur mes jambes, d'ailleurs, je suis mal affermi.

KERVELEGAN.

Bonne nuit, seigneur duc.

CONAN.

Merci.

KERVELEGAN.

Mon noble maître
A son humble vassal daignera-t-il permettre,
Avant que de sortir, de s'acquitter du soin
Par sa charge imposé?

CONAN.

J'en ai souvent besoin;
N'est-ce pas? Mais ce soir, baron, sans vous attendre,
Conan, tout de son long, sur son lit va s'étendre
Tel qu'il est; il sera demain plus tôt levé,
A moins que par le diable il ne soit enlevé.

KERVELEGAN, sortant.

Dormez bien.

## SCÈNE XI.

CONAN, seul.

C'est demain que mon vieux père signe
Son abdication; et moi je me résigne,
Comme un bon fils le doit, à contenter ses vœux.
Oh! le pauvre vieillard! j'en fais ce que je veux.
C'est singulier vraiment; et j'en ris quand j'y pense:
C'est Arthur qu'il punit, et moi qu'il récompense...
(Après une longue pause.)
Mais abdiquera-t-il? Si je m'étais trompé!
Jusqu'à ce que la mort dans son lit l'ait frappé,
Si de garder le sceptre il lui prenait envie!
C'est qu'il a pour le moins encor dix ans de vie.
J'ai vu Jeanne ce soir; j'ai mal fait d'oublier
D'interroger son art sur ce fait singulier.
C'est elle, m'a-t-on dit, qui prédit à mon père
Ces dix ans de surplus que le vieillard espère.
Bah! le vieillard, ma foi! vivra tant qu'il pourra;
Ce que je tiens pour sûr, c'est qu'il abdiquera...
Oui... de force ou de gré... je la veux, sa couronne.
Puisqu'il me l'a promise, il faut qu'il me la donne.
Je la veux,... je l'aurai;... dussé-je, en frémissant,
La placer sur mon front toute empreinte de sang.
Mon damné frère est là... Mais le vassal, docile,
A mon ambition rend le succès facile.
Oh! je trouverai bien quelques moyens secrets
Pour m'en débarrasser, et nous verrons après.
Or donc, que ce souhait à mon lit m'accompagne;
Bonne nuit à Conan, suzerain de Bretagne!

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE III.

(Le matin. Même décoration. Il fait jour à peine.)

## SCÈNE PREMIÈRE.

ARTHUR, seul. Il va vers la porte, et appelle Alicia.

Alicia!... Non, rien... D'une belle journée
Luis donc à mes regards, aurore fortunée!
Hier on me disait: C'est demain ; et pourtant
Rien encor... Puis, l'espoir... il meurt en s'irritant.
Oh! que l'impatience est douloureuse à l'âme!
Tant souffrir pour aimer!... Mais l'amour d'une femme...
C'est un besoin si vif! c'est un si doux tourment!...
Qui se plaignit jamais de souffrir en aimant?
Mon amour est ma vie... Oui, sans lui, sur la terre
J'aurais passé déjà, voyageur solitaire;
Je n'aurais rencontré personne en mon chemin
Qui charmât le voyage et me tendît la main!
Oh! que renaisse donc cette lutte sanglante,
Où triompha d'abord l'Angleterre insolente!
Qu'un signal belliqueux me revienne avertir
De marcher au combat! n'en dussé-je sortir
Que l'armure brisée, et blessé, hors d'haleine,
Sous les pieds des chevaux écrasé dans la plaine;
Oui, je préférerais ces actives douleurs

A ces douleurs d'enfant qui m'arrachent des pleurs!
Mais voici bientôt l'heure où la chapelle sainte
Va recevoir mon père en son auguste enceinte.
Si pour me rendre heureux elle s'ouvrait aussi!
Va-t-en, pauvre insensé! Qui te retient ici?
Le bonheur. Y crois-tu? dis: oses-tu prétendre
Au bonheur maintenant?... Mais il me semble entendre
Des sanglots étouffés... Alicia!... Non, non.
C'est un rêve sans doute: on prononce mon nom.

## SCÈNE II.

ALICIA, sortant. ARTHUR.

ALICIA.

Arthur!

ARTHUR.

Alicia, ma belle fiancée!
Contre son sein encor ton ami t'a pressée!
Mais tu parlais de moi. Grand Dieu! quelle pâleur
Couvre ces traits charmans où s'empreint la douleur!
Dis, mon Alicia: d'où naissent tes alarmes?
Tu ne peux me cacher la cause de tes larmes:
Tes peines, tes plaisirs, je dois tout partager;
Et l'hymen...

ALICIA.

A l'hymen il ne faut plus songer:
Plus d'espoir, de bonheur!

ARTHUR.

Quel horrible mystère!

ALICIA.

Lis cette lettre, Arthur ; lis.

ARTHUR, lisant.

Elle est de ton père.
« Ma volonté, ma fille, est changée aujourd'hui :
» La Bretagne aux Anglais offre un solide appui.
» Au vieux duc en ton nom ma parole est donnée ;
» Au dernier de ses fils j'unis ta destinée. »
Affreuse trahison ! La parole des rois
Sans honte maintenant se donne donc deux fois !
Non, tu ne l'auras pas ; non, dût mon héritage,
Dût le sceptre ducal devenir ton partage,
Mon frère, elle est à moi, j'ai reçu ses sermens ;
J'en appelle près d'elle à la foi des amans,
A cette foi du cœur si naïve et si pure
Qui dans son innocence ignore le parjure.
Oh ! répète-moi bien que tu ne veux que moi ;
Que tout autre qu'Arthur ne serait rien pour toi ;
Que ta main dès long-temps fut promise à la mienne,
Et que ma vie entière est unie à la tienne.
Tu m'appartiens encor !... Plutôt que de souffrir
Qu'on brise nos liens, jure-moi de mourir.

ALICIA.

Oui, je jure en tes bras, quelque sort qui m'arrive,
Maudite par mon père, en son palais captive,
De n'adorer que toi, de ne trahir jamais
La douce foi d'amour qu'ici je te promets.

ARTHUR.

Oh ! ta voix à mon cœur rend un peu de courage,

Et je n'aspire plus qu'à venger mon outrage.
Pauvre héritier royal, comme l'on t'a traité!
Ton père de ses bras t'a toujours rejeté!
Je me relève enfin, je redeviens moi-même.
C'est trop courber un front qu'attend un diadème;
Mon père m'entendra. Je crains peu son courroux.
J'irai, les yeux en pleurs, embrasser ses genoux;
Je lui dirai : Mon père, un frère ingrat me brave,
Reponds-moi : suis-je libre? ou suis-je son esclave?
Lequel est le meilleur, de son droit ou du mien?
Doit-il être mon maître? ou dois-je être le sien?

ALICIA.

De tes transports, Arthur, calme la violence.

ARTHUR.

Oh! que n'ai-je d'abord puni ton insolence,
Mon frère? Ce combat qu'hier ta lâcheté
Proposait, ce combat, que ne l'ai-je accepté?
Merci de moi, mon Dieu! Car je souffre et j'ai l'âme
Dans un état cruel; la colère l'enflamme,
Le désespoir l'abat; point de trève à mon mal!
Je perds tout en un jour : femme, sceptre ducal!
Point d'avenir d'amour et de nobles faits d'armes!
Mais des tourmens affreux, mais de brûlantes larmes.
Deshérité, proscrit, mort peut-être!... Oh! la mort
Que je la prendrais vite.

ALICIA.

Arthur!

ARTHUR.

Tiens, sans remord,
Sans redouter l'enfer, sans craindre Dieu lui-même,
Je me la donnerais!

ALICIA.

Pourtant il dit qu'il m'aime.

ARTHUR.

Je t'aime!... oui... Tu le sais... Cet amour est maudit.
Point d'hymen,... mais la mort! Jeanne te la prédit.
Oh! qu'il a bien, mon frère, ourdi sa trame infâme!
Je serai son vassal et tu seras sa femme.

ALICIA.

Jamais!... Cours près d'Hoël; suis, assiége ses pas;
Presse, pleure, supplie.

ARTHUR.

Il ne m'entendra pas.

ALICIA.

Je t'accompagnerai, si tu veux. Il rassemble
Ses barons ce matin; viens, nous irons ensemble;
Viens... Le vieillard peut-être aura pitié de nous,
En nous voyant tous deux embrasser ses genoux...
Eh bien! je resterai... Mais, ami, je t'en prie,
Qu'avant de me quitter ta bouche me sourie,
Qu'à mes sermens d'amour s'effacent tes douleurs,
Et que ma main encor puisse essuyer tes pleurs!
Arthur!

ARTHUR.

Alicia !

ALICIA, entendant du bruit.

Des pas lointains résonnent
Dans cette galerie... Oh! tous mes sens frissonnent!
Deux hommes seuls!... Arthur, va-t-en ; je meurs d'effroi!
A cette heure!... Va-t-en.

ARTHUR.

Que crains-tu ?

ALICIA, l'entraînant.

Rien pour moi!
Mais pars!

(Elle rentre précipitamment dans sa chambre.)

## SCÈNE III.

GUILLAUME, KERVÉLEGAN, par le fond.

GUILLAUME.

Le rendez-vous est fini ; j'en rends grâce
Au ciel! Un rendez-vous, dans la nuit, embarrasse
Gens de notre façon.

KERVÉLEGAN.

N'était-ce pas Arthur ?

GUILLAUME.

Oui, l'amant de l'Anglaise!

KERVELEGAN.

Et notre duc futur,
Si tu fais ton devoir.

GUILLAUME, avec un rire moqueur.

Je le ferai, mon maître!

KERVELEGAN.

Frappe avec assurance.

Guillaume le regarde toujours.

GUILLAUME, à part.

Oh! je puis te promettre
Que ma main, en frappant, ne tremblera pas.

KERVELEGAN.

Bien!

GUILLAUME.

N'avez-vous rien de plus à me dire?

KERVELEGAN.

Non, rien!...
Dans la cour du château déjà s'est réunie
L'élite des Bretons; pour la cérémonie,
Ils viennent prendre Hoël... Par le grand escalier
Ils montent!... Entrons... Ah! ne va pas oublier
Le signal convenu.

GUILLAUME, ironiquement.

Vive Arthur de Bretagne!

KERVELEGAN.

Bien! Et, ce cri de mort, que la mort l'accompagne!

GUILLAUME.

Allons!

KERVÉLÉGAN.

Je t'ai donné tes cinquante écus d'or.

GUILLAUME.

(A part.)
Oui. J'ai pris des deux mains.

KERVÉLÉGAN.

Je t'en promets encor
Deux cents autres après.

GUILLAUME, à part.

Ceux-là, je les regarde
Comme perdus!

KERVÉLÉGAN.

On vient. Entre.

GUILLAUME, à part.

Que Dieu te garde!

(Il sort.)

## SCÈNE IV.

KERVÉLÉGAN, à Pontarlié qui entre.

Faites votre devoir!... je vais faire le mien.

(Il suit Guillaume.)

## SCÈNE V.

Les Seigneurs Bretons, PONTARLIE, DINANT, ARTHUR après.

DINANT, bas à Pontarlié.

C'était Kervélégan?

PONTARLIÉ.

Lui-même.

DINANT.

Tout va bien ?

PONTARLIÉ, apercevant Arthur.

Salut au jeune duc! Messeigneurs, qu'on se range!
Salut au jeune duc! place!

DINANT, bas à Pontarlié.

Quel air étrange!
Comme il paraît souffrant!

ARTHUR.

Ah! c'est vous, Pontarlié!

PONTARLIÉ.

Mon noble suzerain ne m'a pas oublié.

ARTHUR.

Arthur sait ce que vaut votre amitié fidèle?

PONTARLIÉ.

Il n'est rien que mon duc ne puisse exiger d'elle!

ARTHUR.

Vous attendez mon père?

PONTARLIÉ.

Il doit se rendre ici
Pour aller prier Dieu!

ARTHUR.

Moi,... je l'attends aussi !

PONTARLIÉ.

Pardonnez... Ma franchise est peut-être indiscrète,
Mais vous semblez nourrir une peine secrète
Au fond de votre cœur; ce front morne, chagrin,
Ce regard abattu, naguère si serein,
Annoncent des tourmens dont la cause ignorée...

ARTHUR.

Mais,... qu'on l'ignore ou non, qu'elle vous soit sacrée!

PONTARLIÉ.

Que je l'ignore ou non, je le dis sans détour,
Mon seigneur,... espérons;... chacun aura son tour!

DINANT, bas à Pontarlié.

La cloche du couvent à tinter n'est pas prompte.
L'entendrons-nous au moins?

PONTARLIÉ, bas aussi.

A merveille, cher comte!
On l'entend d'une lieue !...

Ici les portes du fond s'ouvrent, les chevaliers anglais paraissent.

DINANT.

Ah! bien... Voici l'Anglais!

PONTARLIÉ.

C'est la dernière fois qu'il entre en ce palais.

## SCÈNE VI.

**Les mêmes, le Comte de SUMMERS, Anglais.**

SUMMERS, à un chevalier de sa suite.

Nous sommes arrivés avant l'heure, messire!

PONTARLIÉ, bas et ironiquement.

Lève-toi donc, vieux duc! debout!... On te désire;
Nos seigneurs sont pressés.

SUMMERS, à l'Anglais, en riant.

Ma présence en ces lieux
Semble irriter, Clifford, ces Bretons orgueilleux.

PONTARLIÉ, à Dinant.

Comte, je parîrais qu'à l'altier insulaire,
Ni vous ni Pontarlié n'avez l'honneur de plaire.

SUMMERS.

Savez-vous si bientôt le duc ici viendra,
Messire de Dinant?

DINANT.

Mais, quand il le voudra.

SUMMERS.

La réponse est polie!

PONTARLIÉ.

Autant que la demande
Me semble impertinente.

SUMMERS.

En quoi?

PONTARLIÉ.

Le duc commande;
(Je le pense du moins...) et, pour pouvoir sortir
De son appartement, doit-il vous avertir,
De peur que d'un vassal la patience lasse
D'un retard ne s'ennuie et ne quitte la place?
Nous apprécions mieux et nos droits et les siens.

SUMMERS.

Daigneriez-vous aussi vous souvenir des miens?

PONTARLIÉ.

D'un vertige, à coup sûr, ma mémoire est frappée.
Vos droits! Et quels sont-ils, Summers?

SUMMERS.

Ceux de l'épée!

PONTARLIÉ.

Que l'on rompe la paix : je jure Dieu, Summers,
Que ces droits prétendus repasseront les mers.

SUMMERS.

Avec un diadème à porter à Guillaume,
Et le duché breton pour fief de son royaume!

ARTHUR, se levant.

Qui parle ainsi?

SUMMERS.

Seigneur, vous étiez là?

PONTARLIÉ.

Vraiment
Vous savez à propos feindre l'étonnement.

ARTHUR, *vivement.*

A vous, Anglais, pour fief le duché de mon père!
A vous son diadème! Oh! jamais, je l'espère;
A moins que dans nos cœurs, par la crainte envahis,
Ne soient morts le courage et l'amour du pays;
A moins que sur nos fronts, sans que le feu n'y monte,
Comme un stigmate impur ne s'empreigne la honte,
Et qu'à la liberté nous n'ayons dit adieu :
Jusque là, messeigneurs, à la garde de dieu!
La partie au plus fort! Trop long-temps prisonnière,
Qu'en nos rangs belliqueux flotte encor ma bannière:
Et nous verrons!

SUMMERS, *froidement.*

L'épreuve offre quelque danger.

ARTHUR.

De la tenter, Anglais, qu'on daigne me charger!
Mais j'interroge en vain ma mémoire infidèle :
Qui connait votre gloire, et qui nous parle d'elle?
De notre sol natal vous nous avez proscrits!...
Et vos droits de conquête, où sont-ils donc écrits?
Sur quels champs de bataille en découvrir la trace?
Est-ce un peuple vaincu qui vous demande grâce?
Mon vieux père captif a-t-il, dans son effroi,
Envoyé pour rançon son sceptre à votre roi,
Le pressant en vassal de vouloir bien le prendre?

En fût-il même ainsi, nous vous le ferions rendre.
Une paix flétrissante est une trahison :
Les armes à la main, nous en aurions raison.

SUMMERS.

D'Hoël, seul maître ici, cette paix est l'ouvrage ;
Et, légitime ou non, le blâme est un outrage.
Oh !... quand le noble Arthur sera duc, je promets
D'écouter...

ARTHUR.

Priez Dieu qu'il ne le soit jamais !

PONTARLIÉ.

Car alors, messeigneurs, Pontarlié vous invite
A vous tenir tout prêts pour partir au plus vite.

SUMMERS, vivement.

Nous insultez-vous ?

PONTARLIÉ.

Bah !

On entend la cloche.

DINANT, bas à Pontarlié.

La cloche !

PONTARLIÉ.

Oui, je l'entends.

DINANT.

Jetons le cri de guerre.

PONTARLIÉ.

Encor quelques instans.

Grand bruit dans la chambre du duc. La cloche continue toujours.

SUMMERS.

Quel bruit ?

PONTARLIÉ, l'épée à la main.

C'est le signal... Il redouble... Courage !
La Bretagne avilie a vengé son outrage,

SUMMERS.

Voilà le piège affreux que j'avais soupçonné !

On entend un cri comme celui d'un homme qu'on égorge.

PONTARLIÉ.

Écoute, écoute, Arthur !

ARTHUR.

Mon père !

PONTARLIÉ.

Assassiné !

## SCÈNE VII.

Les mêmes, HOEL d'abord, CONAN, GUILLAUME ensuite.

HOEL, allant vers les Anglais.

Au meurtre ! Sauvez-moi.

PONTARLIÉ, stupéfait.

Le duc !

GUILLAUME, que Conan entraine l'épée à la main.

Grâce, mon maître.

ARTHUR, voulant se jeter dans les bras d'Hoël.

Mon père.

HOEL.

Éloigne-toi ; ne m'approche pas, traître !
Parricide.

PONTARLIÉ.

Tu mens !

CONAN, aux Bretons.

Lâches, à deux genoux
Criez aussi merci.

PONTARLIÉ.

Bretons, défendons-nous !

Les Bretons et les Anglais font un mouvement.

ARTHUR, s'élançant au milieu d'eux.

Non, non, que nul ne bouge ! Arrière ! ou je m'élance
Sur la première épée !... Et qu'on fasse silence !
Moi, parricide ! moi !.. Qui donc m'accuse ici ?

HOEL.

Oh ! crois-tu me convaincre en me parlant ainsi ?
D'un œil étincelant, Summers, il me regarde !
Voyez.

SUMMERS.

Rassurez-vous, vous êtes sous ma garde.

HOEL.

O mes nobles seigneurs, quel péril j'ai couru !
C'est saint Job, mon patron, qui m'aura secouru !

La chambre de Conan de la mienne est voisine.
Ce cri terrible en sort : Mon père, on m'assassine !
Et puis le nom d'Arthur...

ARTHUR.

Mon nom ?

HOEL.

Puis : Sauve-toi,
Mon père ; ils vont venir !

ARTHUR.

Qui disait cela ?

CONAN.

Moi !
Qui sans doute choisi pour première victime,
Eusse jusqu'au vieillard laissé passer le crime.
Oh ! c'était fait de nous !.. En sursaut éveillé,
A mes regards dans l'ombre une épée a brillé.
J'entends aussi ces mots, qu'un blasphème accompagne :
« C'est de la part d'Arthur, pour Conan de Bretagne ! »
Le meurtrier alors vers mon lit s'est baissé,
Mais le fer indécis sur mon sein a glissé,
S'est brisé !.. Le tronçon restait ; j'ai du courage,
Par bonheur ! Du tronçon je m'arme, et dans ma rage,
Contre Kervélégan, que j'avais reconnu,
Je lutte ! Un affreux rire à ma lèvre est venu :
Comme d'un nœud d'airain je le serre et l'embrasse.
C'est en vain qu'en pleurant il me demande grâce ;
En ce rude combat mon cœur n'a point failli :
Par trois fois de sa gorge un sang noir a jailli :

Chaque coup est mortel et ce mot l'accompagne :
« De la part de Conan, pour Arthur de Bretagne ! »

ARTHUR.

C'est l'enfer qui t'inspire, exécrable imposteur !

CONAN, montrant Guillaume.

Tiens, voilà son complice et ton accusateur.
Il a reçu de toi, de toi mon noble frère,
Cinq cents bons écus d'or.

(Il fait un signe d'intelligence à Guillaume.)

HOEL.

Ah ! soutiens le contraire !

Guillaume étend la main.

ARTHUR.

Je t'ai payé, vassal !.. Assez... je te comprends !
Assez !.. ne parle pas... Nobles et sûrs garans
De mon forfait ! Un frère, en sa féroce joie,
Lâchement, sans pitié, se ruant sur sa proie,
Et l'égorgeant ! Un serf à ce frère vendu !

Mouvement de Guillaume.

Tais-toi, tu n'as rien dit, et j'ai tout entendu.
C'est moi qui t'ai payé ! D'accord, ta félonie
Ira jusques au bout. Bien ! que j'avoue ou nie,
C'est moi qui t'ai payé, point de doute a cela,
Et tu le soutiendrais, la mort fût-elle là !
(A son père.)
Vieillard, si dans ton cœur tu me juges coupable,
De ce grand attentat si tu m'as cru capable,

Je n'ai plus que le ciel en qui me confier!
Vieillard, toi seul ici peux me justifier.
J'en appelle à toi seul.

PONTARLIÉ.

Duc, Dieu qui nous écoute
Est ton maître et le mien; je vais mourir sans doute,
Et le chrétien qui meurt dit toujours vérité.
Oserait-il mentir devant l'éternité?
Pontarlié, vieux soldat, lui qui toute sa vie
A servi la Bretagne, et qui l'a bien servie,
En versant pour ses droits le plus pur de son sang,
Te jure, au nom de Dieu, qu'Arthur est innocent.
S'il avait su la trame, il l'aurait découverte.
Kervélégan, lui, moi, nous conspirions ta perte,
(A Dinant.)
Et nul autre avec nous. Messire, ainsi que moi,
Ne vous convient-il pas d'engager votre foi
Que ce que je déclare est vérité?

DINANT, étendant la main.

J'atteste
Que c'est vérité!

PONTARLIÉ.

Dieu se chargera du reste.

SUMMERS.

Et moi j'atteste aussi que vous mentez tous deux.
Vous tentez, Messeigneurs, un projet hasardeux.
Toi, dont l'orgueil hautain à ton père en appelle,
Réponds-moi, jeune duc, réponds! je t'interpelle!

Dans le fond de ton cœur je n'irai point chercher
La preuve d'un forfait qu'il apprit à cacher;
Des larmes, des sermens !... pardon, je n'y crois guère.
Mais tout à l'heure ici pourquoi ces cris de guerre?
Mais tout à l'heure ici pourquoi nous déclarer
Que tu rompras la paix que nous allons jurer?
Quels sens avaient ces mots : « Trop long-temps prisonnière,
» Qu'en nos rangs belliqueux flotte encor ma bannière? »
Et ceux-ci : « Mon vieux père a régné désormais? »
Et ceux-ci : « Priez Dieu que je ne sois jamais
» Suzerain de Bretagne? » Et quand ta voix parjure
Contre un faible vieillard vomit à flots l'injure,
Un lâche meurtrier s'attachait à ses pas,
S'apprêtait à frapper!.. Tu ne le savais pas?
Oh! qu'il fallait alors, maître de ton visage,
A tes transports secrets ne point livrer passage,
Ne point trahir tes vœux par tant d'emportement;
Feindre le calme au moins jusqu'au fatal moment;
Adoucir de tes yeux l'expression farouche,
Par un rire infernal ne point tordre la bouche,
Et, renfermant ta crainte et ta joie en ton sein,
Attendre que sanglant t'apparût l'assassin.

Arthur, pendant ce temps, reste accablé dans un fauteuil.

HOEL.

Tu te tais; maintenant, tu ne sais que répondre;
Tes menaces, cet or, tout sert à te confondre.
Mais parle donc, démens l'un ou l'autre témoin,
La preuve est sûre...

ARTHUR, se levant avec douleur, les yeux en larmes.

Eh bien! alors qu'est-il besoin

Que vous m'interrogiez? Que vous faut-il? ma tête?
Prenez-la. Du bourreau la hache est-elle prête?
Conduisez-moi vers lui. N'êtes-vous pas contens?
Ne puis-je disposer de mes derniers instans?
Ne sont-ils pas à moi? Je souffre assez, mon père,
Mon âme de douleur est brisée, et j'espère
Que vous aurez regret de me tant tourmenter.

SUMMERS.

Duc, d'un sage conseil voulez-vous profiter?
Que de vos grands vassaux la haute cour s'assemble,
Et que là, sans retard, comparaissent ensemble
Et votre fils Arthur, et ceux dont la fureur
A tramé le complot qui nous glace d'horreur;
Et, pour mieux composer ce tribunal auguste,
Qui recevra de vous mission d'être juste,
Dût-il, par un arrêt terrible et solennel,
Frapper d'un rude coup votre cœur paternel,
Entre eux tous aujourd'hui choisissez les plus dignes
De remplir noblement ces fonctions insignes:
Carnhoët, Kerségu, le sire de Morlaix.

PONTABLIÉ.

Oui, les seigneurs félons vendus à l'or anglais!
On peut en compter trois dans la Bretagne entière.

HOEL.

Pour imposer silence à ton audace altière,
Trois suffisent, beau comte.

PONTABLIÉ.

Oh! je le sais. Aussi

Je ne réclame d'eux justice ni merci.
Devant la haute cour fais-moi vite paraître.

NOEL.

Elle te jugera!

PONTARLIÉ.

Quand tu voudras, mon maître.

NOEL, retenant Guillaume qui va pour sortir.

Songe à ne point mentir : il en est temps encor.
Tu t'es vendu, vassal, vendu pour un peu d'or!
L'affirmes-tu toujours? et n'est-ce pas l'envie
D'éviter ma colère et de sauver ta vie
Qui t'engage à parler ainsi?

GUILLAUME.

C'est mon devoir.
Mon repentir, seigneur!

NOEL.

Tu viens de recevoir,
Pour cette trame horrible avec tant d'art conçue,
Une somme?...

GUILLAUME.

Pardon!... je ne l'ai pas reçue
Entière : j'eus parole, et j'étais fort content!
(Avec intention.)
La parole d'un duc, c'est de l'argent comptant.

CONAN, riant (bas à Guillaume).

Je t'entends!

HOEL, à Conan.

Tu fis bien de l'épargner!

CONAN.

Sans doute.

HOEL.

C'est un témoin du crime.

CONAN.

Un bon témoin.

HOEL.

Ecoute.
Je m'en vais ordonner qu'avant la fin du jour,
Dans mon palais ducal siége la haute cour
Qui doit juger Arthur. Assassin et complice,
S'ils ne sont pas absous...

GUILLAUME, à part.

Hein?

HOEL.

Le même supplice
En même temps!

GUILLAUME, à part.

Merci!

CONAN, à Guillaume.

Je te garantis tout,
Ton salut et ton or!... sois ferme jusqu'au bout.

HOEL, aux Bretons.

Sortez, félons!

PONTALLIÉ.

C'est bien! des injures!... Courage,
Pauvre fou!

(Il sort avec Arthur et les Anglais.)

## SCENE VIII.

HOEL, SUMMERS, CONAN.

HOEL.

Voyez-vous l'insolent qui m'outrage?
Aussi, je suis trop faible. Oh! quand il régnera,
Lui, j'en réponds d'avance, on le redoutera.

CONAN, bas à Summers.

Pour parler du traité l'instant est favorable:
Il a peur, le vieillard!

SUMMERS.

Qu'il soit inexorable,
S'il lui faut par l'effroi raffermir son pouvoir!
Agir avec vigueur, c'est justice et devoir...
Mais un point important reste encore en litige,
C'est la paix.

HOEL.

Je la veux.

SUMMERS.

Votre salut exige
Que cette paix bientôt soit signée.

HOEL.

Aujourd'hui,

Si vous le désirez.

CONAN, bas à Summers.

Nous aurons tout de lui.

SUMMERS.

Voici presque en entier le projet...

HOËL.

Bien...Ens emble
Relisons-le, baron ! Que ce traité rassemble

(Il lit.)

Deux ennemis loyaux... « Fait en notre palais
» De Pontcroix. Nous Hoël, et nous roi des Anglais,
» Prenant Dieu pour témoin en toute confiance,
» Nous jurons franchement foi, concorde, alliance...
» Si quelque audacieux, contre Hoël révolté,
» Osait porter atteinte à son autorité,
» L'Angleterre s'engage, en ces momens d'alarmes,
» A soutenir son droit par la force des armes. »

SUMMERS.

Oui, nous le soutiendrons ! nous saurons nous charger
Du soin de vous défendre ou bien de vous venger.

HOËL.

Merci... Continuons... « D'une guerre cruelle
» Voulant indemniser notre allié fidèle,
» Nous cédons aux Anglais... » Voyons, expliquez-vous :
Dites, mon cher Summers, que vous céderons-nous ?

SUMMERS.

Un port sur l'Océan nous serait nécessaire.

HOEL.

Lequel ?... pour vous prouver notre amitié sincère,
Nous vous donnons Guérande... On vous le remettra.

CONAN, bas à Summers.

Demandez donc encor ce qui vous conviendra.

SUMMERS.

Vannes, Auray, déjà sont en notre puissance ;
L'Angleterre a des droits à leur obéissance.

HOEL.

Gardez-les !

SUMMERS.

Il faudrait les comprendre au traité.

HOEL, à Conan.

Écris, toi... Du serment qu'elles nous ont prêté
Nous les relevons... C'est tout ?

SUMMERS.

Non ! comme otage
Nante en nos mains remis...

HOEL, se levant irrité.

Nante ! pas davantage.
Monseigneur de Summers, vous êtes exigeant,
Et vous nous rançonnez tout en nous protégeant ;
Croyez-vous à ce point la Bretagne avilie
Que l'étranger avide à son gré l'humilie ?
Elle n'est point domptée : elle a, grâces à Dieu,
Encore des appuis au dehors, en ce lieu !
La fortune aux vainqueurs n'est pas toujours prospère.

SUMMERS.

Ainsi, vous refusez?

CONAN, bas à Hoel.

Donnez, donnez, mon père.

SUMMERS.

Nous vous avons prouvé que nous ne craignons pas
De tenter jusqu'au bout la chance des combats:
Ma confiance encor ne sera point trompée,
Avec l'aide du ciel, duc, et de mon épée,

CONAN, bas à Hoel.

Donnez vite, mon père!

HOEL.

Allons.

CONAN, bas à Summers.

Et maintenant,
Mon bon ami Summers, c'est le tour de Conan.

SUMMERS.

A la dernière clause.

CONAN, bas à Summers.

Appuyez bien, de grâce:
Car voici quelques mots dont le sens m'embarrasse.
(Il lit.)
« Enfin le duc Hoël aux Anglais fait savoir
» Qu'à son plus jeune fils il cède le pouvoir. »

SUMMERS.

Quand?

HOEL.

Et, mais, à ma mort !

CONAN, à part.

(A Summers.)

Damné vieillard ! cher comte,
Parlez donc ! A sa mort ! ce n'est pas là mon compte.

SUMMERS, au duc.

Pardon ! à vos discours, j'avais cru remarquer
Que votre intention était...

HOEL.

Hein ?

SUMMERS, lentement.

D'abdiquer.

HOEL, vivement.

Abdiquer, moi ! Jamais je ne l'ai dit ! Lui-même
Il ne le voudrait pas ; il me bénit, il m'aime.
Vraiment, mon cher Summers, vous m'avez mal compris ;
J'ai désiré la paix, je l'achète à tout prix ;
Pour éteindre le feu des discordes civiles,
Je vous donne de l'or et les meilleures villes
De mon duché breton ; Arthur, déshérité,
Ne succédera point à mon autorité :
Mais n'allons pas plus loin ; le reste me regarde :
Mon duché m'appartient, je pense, et je le garde.

SUMMERS.

Permis à vous ! pourtant à votre place, moi,
J'abdiquerais...

HOEL, irrité.

Summers !...

SUMMERS.

J'abdiquerais !

HOEL, avec colère.

Pourquoi ?

CONAN, vivement.

Summers objectera, je le sais, que votre âge
Vous invite au repos ; que d'un ferme courage
Un duc doit être armé dans ces temps désastreux
Où les partis debout vont s'égorger entre eux ;
Qu'ils ont trop méconnu votre longue indulgence,
Et qu'il est temps enfin que vienne la vengeance.
Peut-être a-t-il raison : déjà près du tombeau,
Une si rude tâche est un pesant fardeau ;
Exciter tour-à-tour ou la crainte ou l'envie,
Surveiller les complots, et trembler pour sa vie ;
Voir à chaque moment le fer d'un assassin,
La dague d'un vassal menacer votre sein...
Autant vaut abdiquer, certe, et, pour moi, je doute
Que ce soit là, mon père, un effort qui vous coûte.
(Il le serre dans ses bras.)
Mais de vos jours sacrés, moi, je vous suis garant :
Aussi pur que le mien, votre cœur me comprend !
Nul soin ambitieux n'occupe ma pensée :
Dût ma poitrine, encor du poignard menacée,
Vous servir de rempart... je suis prêt, la voilà !
La nuit, le jour, partout, toujours je serai là.

SUMMERS, à Hoel.

Cette noble chaleur m'est une sûre preuve

Que ces amers ennuis, duc, dont on vous abreuve
Auront bientôt un terme. Assemblez vos barons,
Devant leur tribunal que s'inclinent ces fronts
Qui se dressaient si haut devant vous! Sous le glaive,
Voyons si par hasard quelqu'un d'eux se relève!

HOEL.

Justice et châtiment, telle est ma volonté!
Paix durable entre nous!

SUMMERS.

Signez donc le traité!

(Le duc signe.

Avec les factieux entier et plein divorce.

CONAN, à part.

Pour qu'il me fasse duc, il faudra qu'on l'y force.

Il s'approche de son père, l'embrasse, et sort avec lui en le caressant.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ALICIA, DEUX SOLDATS.

UN SOLDAT.

Pardon, ma noble dame! on nous a défendu
De laisser pénétrer personne.

ALICIA, avec désespoir.

Il est perdu!

(Aux soldats.)

Oh! seulement le voir, et lui parler!... une heure
Passée auprès de lui, de grâce, avant qu'il meure.

LE SOLDAT.

Mais il n'est pas jugé?

ALICIA.

Tenez, prenez cet or!
Prenez.

LE SOLDAT.

La haute cour ne siége point encor.

(Montrant la chambre vis-à-vis.)

Le jeune duc est là.

[illegible]

La ?

[illegible]

C'est [illegible]
Que, pour se rendre ici [illegible]
Placez-vous donc auprès [illegible]

[illegible]

[illegible]
Que je le voie encore.... Au moins un mot d'adieu:
Là, tout ce qui m'attache [illegible]
Là, tout ce que j'adore [illegible]
Pourquoi t'ai-je quittée? [illegible]
De rendre de mes pleurs [illegible]
De montrer aux [illegible]
En ses engagemens [illegible]
Pauvre Arthur, mon amour [illegible]
Ils t'assassineront.

[illegible]

La [illegible]

[illegible]

SCÈNE [illegible]

LES [illegible]

[illegible]

Arthur!

[illegible]

Mes [illegible]

Pour la dernière fois peut-être je l'embrasse.
(A Alicia.)
Oh mon Alicia ! ne pleure point ainsi !....
Vois, je suis résigné, calme.... Sois calme aussi.
Allons, ma bien-aimée ! un peu de force ; espère.
Par un lâche mensonge on a trompé mon père :
Il me croit criminel ; mais il n'est qu'abusé,
Et se justifier près d'un père est aisé.

ALICIA, avec désespoir.

Ils t'assassineront !

ARTHUR.

Plus bas.

ALICIA.

A leur puissance
Qu'opposer désormais ? hélas !...

ARTHUR.

Mon innocence.

ALICIA.

Ils t'assassineront, te dis-je. Écoute-moi.
Écoute : ton salut, le mien, dépend de toi.
Déjà, de tous côtés, le peuple court aux armes,
Te bénit dans ses vœux, te nomme dans ses larmes.
Le vassal, le seigneur s'émeuvent de pitié ;
Chacun en tes périls veut être de moitié.
Que pour les affermir ta noble voix s'élève ;
Réponds à tes bourreaux, par un appel au glaive ;
D'amis sûrs et secrets ce palais est rempli....
J'en vois autour de nous.... Ton cœur a tressailli.

ARTHUR, avec enthousiasme.

Oh! je sais qu'au besoin, plus d'une bonne épée,
En un précieux sang dût-elle être trempée,
Ne me défendrait pas, et que bientôt ici
Mes juges à leur tour demanderaient merci!
Je sais tout ce que peut sur un vassal farouche
Ce cri, «Mort aux Anglais!», prononcé par ma bouche,
Et que, pour voir Summers fuir au loin effrayé,
Je n'ai qu'à prendre en main mon drapeau déployé.
Certes, en ce moment, l'occasion est belle;
Mais d'un fils innocent c'est faire un vil rebelle,
C'est acheter la vie un peu plus qu'il ne faut,
C'est me déshonorer! j'aime mieux l'échafaud.

UN SOLDAT.

Voici le duc.

ARTHUR, avec joie.

Mon père! Oh! Conan l'accompagne,
Je crois.... Non, il est seul.... Place au duc de Bretagne.

## SCÈNE III.

ALICIA, ARTHUR, HOËL, passant dans le fond.

HOËL.

Toujours lui!

ARTHUR, lui barrant le passage.

Demeurez, je vous prie, un instant.
Arthur vous demandait.

HOËL.

Je ne puis; on m'attend.

ARTHUR.

Pour signer mon arrêt? rien encor ne vous presse;
Car il n'est pas rendu.

HOEL, voulant passer.

Pourtant....

ARTHUR.

Votre tendresse
Craint-elle, en me parlant, de vous trop émouvoir?
Mais avant de mourir, moi, j'ai voulu vous voir;
Et vous m'écouterez. Par justice ou par grâce,
Que l'entretien vous plaise ou qu'il vous embarrasse,
Vous m'écouterez!

HOEL, avec un sourire amer.

Bien, ce ton impérieux
Promet!.... De vous entendre Hoël est curieux.
Allons.

ARTHUR, à Alicia.

(A un Anglais.)
Eloigne-toi. Bretons, restez près d'elle.
(A Alicia.)
Au moins, garde sans cesse un souvenir fidèle
Du doux serment d'amour qu'autrefois tu me fis.

Il la serre dans ses bras. Elle sort. Il la considère long-temps, et revient vers son père.

## SCÈNE IV.

### HOEL, ARTHUR.

ARTHUR.

Lève les yeux, vieillard, et regarde ton fils.

HOEL.

Après...

ARTHUR.

Ton premier né, ton espoir et ta joie,
Aux jours de son enfance!... au supplice on l'envoie;
D'un soupçon odieux on flétrit son honneur,
On l'appelle assassin. Comme duc et seigneur,
On dut le reconnaître; et ton noble héritage,
Le beau duché breton, devenait son partage :
De ses droits maintenant un autre jouira,
Un autre à ta couronne....

HOEL.

Oui, ton frère l'aura;
C'est ta faute.

ARTHUR.

Une vierge, à l'autel amenée,
Devait au jeune Arthur unir sa destinée!
La parole d'un roi, la tienne, leurs sermens,
Avaient rendu sacrés les nœuds des deux amans!...
Ensemble, ils ne formaient qu'une âme, une existence;
Ils supportaient leurs maux avec plus de constance;
Ce bien, ce dernier bien, on me l'enlevera.
Un autre...

HOEL.

Oui, c'est encor ton frère qui l'aura.

ARTHUR.

Alors que ne prends-tu, si telle est ton envie,
Ma femme et mon duché, sans prendre aussi ma vie.
(Mouvement d'Hoel.)
Faut-il donc à ton fils, pour le rendre puissant,
Que son sceptre ducal soit rougi de mon sang?
Ou te faut-il, à toi, vassal sur cette terre,
Payer avec ce sang rançon à l'Angleterre?

HOEL, vivement.

Qui! moi payer rançon! moi par un vil marché
Vassal de l'Angleterre!

ARTHUR.

Oui, vassal; ton duché
Est un fief de Guillaume; ici Guillaume est maître;
Heureux que, par mépris, il daigne te permettre
D'exercer un pouvoir qu'il possède aujourd'hui!
Il est ton suzerain : tu relèves de lui!
Voilà pourquoi je meurs! Duc, toute la Bretagne
M'eût suivie au combat! « Mes enfans, en campagne!
Debout! aurais-je dit; accourez vous ranger
Autour de votre duc : et chassons l'étranger! »
Est-il serf ou seigneur, à cette voix guerrière,
Qui fît devant l'Anglais un seul pas en arrière,
Et qui ne ressaisît, par un puissant effort,
Les droits sacrés du faible envahis par le fort?
Ah! nos premiers Bretons, qui, fuyant un joug lâche,
Contre leurs oppresseurs luttèrent sans relâche,

Ont dans ce noble sol, de leur sang engraissé,
Semé l'indépendance; et le germe a poussé!
Nous avons hérité de leur mâle courage,
Et nous eussions d'un coup achevé leur ouvrage.

HOEL.

De ce soin, s'il le veut, Conan se chargera!

ARTHUR.

Dans le camp des Anglais Conan s'enivrera.

HOEL.

Ta haine contre lui se montre assez, j'espère!

ARTHUR.

Et la tienne pour moi, la caches-tu, mon père?

HOEL.

Moi, je ne te hais point!

ARTHUR.

Comment m'as-tu traité ?
En butte à tes dédains, de tes bras rejeté,
Jamais un doux souris; jamais une parole,
Un mot parti du cœur qui charme et qui console;
Soit que pour toi commence ou cesse le sommeil,
Ni le baiser du soir, ni celui du réveil!
Je n'ai pas souvenir que depuis mon jeune âge,
Depuis ce temps heureux où d'un riche apanage
Tu dotas mon berceau (temps où j'étais aimé!)
Du nom touchant de fils mon père m'ait nommé!
Je n'ai pas souvenir d'une seule caresse!

Conan naquit alors! Apanage, tendresse,
Tout à lui : rien à moi.

HOEL, à part.

C'est vrai!

ARTHUR.

Mais je grandis;
Ta haine aussi, mon père, et tu ne me rendis
Ni souris ni tendresse. Il fallut, en silence,
De mon frère orgueilleux supporter l'insolence;
A son moindre caprice il fallut me plier;
Et quand, les yeux en pleurs, j'allais te supplier
D'adoucir de Conan l'humeur sombre et farouche,
C'est un reproche amer que m'adressait ta bouche!
Dans ton appartement, il a seul droit d'entrer :
Sans ton ordre formel, je n'y puis pénétrer.
Il dort auprès de toi; si ton conseille s'assemble,
Des affaires d'état vous décidez ensemble!
On ferme à ma valeur la lice des tournois!
Tu craindrais trop qu'Arthur, triomphant une fois,
Ne lui ravît un prix que tu veux qu'il obtienne,
Et que ma lance enfin ne fît honte à la sienne!
Exhalant contre moi ses transports furieux,
Il me poursuit partout de noms injurieux;
Bien sûr qu'au châtiment tu sauras le soustraire,
C'est ma mort qu'il demande; oui, la mort de son frère!
Et ce lâche attentat ne doit point l'effrayer;
Car lui-même, au besoin, serait le meurtrier.

HOEL, vivement.

Et toi-même, au besoin (ton crime en est la preuve),

Du poignard sur ton frère aurais tenté l'épreuve.
Pour arriver à lui, tu commençais par moi;
Mais son tour fût venu.

ARTHUR.

Non, non, ni lui ni toi.
Volez-moi mon duché! du seul être qui m'aime
Arrachez-moi le cœur, signez mon arrêt même!
Si je les achetais de son sang ou du tien,
Femme, vie et duché, je ne voudrais de rien.

HOEL.

Ah! vous mentez, mon fils!

ARTHUR.

En vain d'un front sévère
Tu t'armes contre moi, vieillard, je te révère.
Un vertige fatal a saisi ta raison,
Et dans la loyauté tu vois la trahison.
Peut-être quelque jour que, d'en haut descendue,
Une clarté soudaine à ta raison perdue
Viendra luire trop tard; peut-être après ma mort
De ton sein bourrelé surgira le remord.
Oh! daigne un Dieu clément en sa douce indulgence
Ne me point accorder une telle vengeance!
Daigne ce Dieu plutôt, par un céleste don,
En place du remord t'envoyer le pardon.

(Mouvement d'Hoël.)

Non, tu ne me hais pas; dans le fond de ton âme
Une secrète voix crie et pour moi réclame:
En vain sous tes soupçons tu voudrais l'étouffer:
Elle est forte, puissante, elle doit triompher.

HOEL, ému.

Laisse-moi.

ARTHUR.

Non, vieillard ! de ce sein qui te presse
Ne te détache point... Non, rends-moi ta tendresse.
De l'innocence, hélas ! quand j'invoque les droits,
Seulement un regard qui dise : Je te crois !
Un mot, oh ! rien qu'un mot qui calme mes alarmes.
Par pitié...

HOEL, plus ému.

Laisse-moi.

ARTHUR, enthousiasmé.

Tu me caches des larmes !

HOEL, avec abandon.

Eh ! sais-je que résoudre en ce trouble cruel ?
Innocent, si je veux t'écouter ; criminel,
Si j'écoute ton frère ! Ému, que puis-je dire ?
Te rendre mon amour, enfin, ou te maudire,
Suivre de ma pitié les secrets mouvemens,
Ou, comme un piége adroit, repousser tes sermens.
En ce Dieu qui voit tout si mon fils se confie,
Que bientôt hautement mon fils se justifie,
Et je lui tends les bras !

## SCÈNE V.

Les mêmes, SUMMERS.

SUMMERS.

La haute cour attend.

ARTHUR.

Bien, je vous suis. Mon père, adieu... je suis content.
Absous, ou condamné, je suis content; j'espère
Que vous m'avez compris... Le reste au ciel, mon père.

Il entre dans la chambre d'audience.

## SCÈNE VI.

HOEL, seul.

Non... le crime jamais n'eut cet accent vainqueur,
Sa voix trop fortement a remué mon cœur...
Mais son complice est là qui l'accuse. Moi-même,
N'ai-je pas entendu son nom? Il dit qu'il m'aime;
Bah! je suis si crédule! elles ne prouvent rien
Ces protestations, sinon qu'il ment fort bien.
Cette défense adroite, avec art préparée...

## SCÈNE VII.

HOEL, JEANNE, avec des habits neufs.

JEANNE.

Salut, vieux duc! Vois donc comme je suis parée!

HOEL, après l'avoir regardée machinalement.

Ai-je pu me laisser attendrir à ce point?

JEANNE.

Eh! mon noble seigneur, tu ne m'entends donc point.
Regarde : je suis belle à présent, que te semble?
La Jeanne d'aujourd'hui crois-tu qu'elle ressemble

[illegible] le [illegible]. Non, plus de manteau percé ;
Par ses habits tout neufs Guillaume a remplacé
Mes vieux habits d'hiver.

NOEL, vivement.

Guillaume !

JEANNE.

L'indigence
Ne loge plus chez nous, duc, grâce à l'obligeance
D'un seigneur généreux, humain, que, cette nuit,
Vers Guillaume en secret j'ai moi-même conduit.
Ils ont causé tout bas long-temps,... au moins une heure.
Le seigneur lui disait, je crois : « Il faut qu'il meure ! »

NOEL.

Ce seigneur, quel est-il ?

JEANNE.

Et puis, je vis de l'or
Qu'il donna, promettant d'en donner plus encor.
Sitôt qu'il fut parti, moi, je dis à Guillaume :
« Tu me vas rebâtir ma cabane de chaume,
Me rendre ma moisson que me vola l'Anglais.
Il faut aussi, mon fils, t'acheter des filets. »

NOEL.

Quel était ce seigneur ? réponds, je t'en supplie.

JEANNE.

Et ma grange demain de blé sera remplie,
Et mon toit relevé.

NOEL.

C'était Arthur ?

JEANNE.

Arthur !...

Il aime Jeanne, lui.

HOEL.

Maintenant je suis sûr

Qu'il est coupable.

JEANNE, vivement.

Arthur ! Jeanne lui doit la vie !

Aux mains du lâche Anglais Arthur seul m'a ravie.

Noble cœur, vrai Breton ! Il a tout fait pour moi.

Je ferai tout pour lui... Tu ne l'aimes pas, toi ?

(Après une pause.)

Dis, veux-tu me mener vers lui, pour qu'il me voie

Avec mes beaux habits ? Oh ! qu'il aura de joie !

HOEL.

La haute-cour le juge en ce moment.

JEANNE.

Eh bien !

Duc, allons l'y trouver. Tu ne me réponds rien.

HOEL, avec intention.

On l'accuse d'un crime.

JEANNE.

Ah !

HOEL.

Sa main parricide

A tenté... Maintenant de son sort on décide.

(Avec douceur.)

Jeanne, dans ce seigneur qui la nuit est venu
Voir Guillaume en secret, tes yeux ont reconnu
Arthur? Ton témoignage, en cette circonstance,
Peut être, tu le sens, d'une grande importance.

JEANNE, avec un air mystérieux.

Oui, je dirai, vieux duc, devant la haute-cour,
Qu'il faut chasser l'Anglais, le chasser sans retour.
Qu'il faut avec son sang payer nos maux, nos larmes;
Et puis, j'appellerai tous les Bretons aux armes!

HOEL, la repoussant avec colère.

Reste ici.

JEANNE.

Nous verrons quel sera le plus fort;
Allons!

HOEL, s'en allant.

Reste.

JEANNE, riant.

Où vas-tu?

HOEL.

Presser l'arrêt de mort!

## SCENE VIII.

JEANNE, seule, le regardant sortir.

L'arrêt de mort! de qui? Va, vieux duc; que m'importe?
Mais quitter Jeanne ainsi! la laisser à la porte!
C'est mal.... Riche à présent! grâce au ciel, me voilà
Comme je le voulais. Quel beau projet j'ai là!

Avant qu'au poids des ans leur mère ne succombe,
Mes deux pauvres enfans vont avoir une tombe!
Hâtant mes pas tardifs, marchant avec effort,
(Lentement.)
J'irai souvent pleurer sur eux... l'arrêt de mort!
(Se promenant avec agitation.)
Ce mot-là me poursuit; et puis dans ma pensée
Quelque chose d'étrange, une trace effacée,
Un souvenir confus que je veux vainement
Ressaisir et qui fuit, revient à tout moment.

Ici l'orchestre reprend le refrain de la chanson de Mauclerc, et Jeanne répète le dernier vers.

« Mon Dieu! mon Dieu! confondez le méchant. »

Cette chanson ne peut sortir de ma mémoire.
Pourtant elle raconte une bien vieille histoire.

*Troisième couplet.*

Par son frère forcené
Alain fut assassiné.
Le fer, de son sort décide;
Puis, ce frère parricide.....

Pauvre Alain! pauvre Arthur! Je crois que je pleure, oui.
Et ces événemens sont bien loin d'aujourd'hui:
De Mauclerc, de ses fils la touchante aventure,
Des siècles écoulés nous semble une imposture;
Et nul autre que moi ne s'émeut de leur sort:
Mais le récit est vrai... très-vrai... l'arrêt de mort!
(Avec agitation.)
Je sens là comme un poids brûlant qui me consume
Et m'oppresse; mon cœur bondit; mon sang s'allume;
Mes cheveux sur mon front se sont dressés d'horreur:
Puis un besoin de sang, une sombre fureur;

Une soif de vengeance, atroce, inextinguible!
Qui marque à mes côtés comme un spectre invisible?
Faut-il armer ma main du bâton ou du fer?
Faut-il renouveler mon pacte avec l'enfer;
Faut-il que sous mes pieds le sang versé ruisselle?

On entend crier :

Grâce! grâce!

(Avec un cri.)

Pour qui grâce? Oh! je me rappelle
L'arrêt de mort d'Arthur, je sais tout maintenant,
L'arrêt de mort d'Arthur égorgé par Conan.

(Une pause.)

Mais, Jeanne, que t'importe? et que prétends-tu faire?
Que le frère, ma foi! s'arrange avec le frère!
Pourquoi de leur querelle avoir tant de souci?

(S'animant par degré.)

Le jeune duc pourtant ne parlait pas ainsi,
Lorsqu'au féroce Anglais, dansant, ivre de joie,
Autour de mon bûcher, il vint ravir sa proie.
Femme, me cria-t-il en me tendant la main,
De ton humble hameau montre-moi le chemin.
Ne crains aucun danger : celui qui t'accompagne
Est le loyal Arthur, fils d'Hoël de Bretagne.
Oh! le loyal Arthur, s'il a besoin d'appui,
Ce qu'il a fait pour moi je le ferai pour lui!
D'un lâche assassinat c'est Conan qui l'accuse.
Et Guillaume a servi cette infernale ruse!
De ce qui s'est passé pendant son entretien
Avec cet inconnu je me souviens fort bien;
J'ai mémoire à présent de leurs moindres paroles,
Qui cachaient un sens clair sous des formes frivoles.
De la mort du vieux duc ils ont traité tous deux;

Mais comme le complot lui semblait hasardeux,
Et que, payé déjà, Guillaume voulait prendre
De l'or de chacun d'eux, il est allé le vendre
A Conan-le-Bossu, promettant au besoin,
Si l'on veut perdre Arthur, de servir de témoin.
Par bonheur, Jeanne est là qui regarde et qui veille;
Jeanne ouvre bien les yeux et prête bien l'oreille,
Ecoute, observe tout. Comme en une prison,
En mon faible cerveau végétait ma raison :
De ses liens honteux elle s'est dégagée,
Et ta morne apathie en vigueur s'est changée.
Alerte et bon courage ! Où le danger sera,
Qu'on te trouve aussitôt. Vienne qui l'osera.

## SCÈNE IX.

JEANNE, CONAN.

CONAN, vivement.

Eh ! Jeanne, te voilà; bonjour!

JEANNE.

Bonjour !

CONAN.

Sans doute
Tu savais mon dessein; j'allais me mettre en route
Pour me rendre à Plouarn.

JEANNE.

Et quel motif pressant
T'amenait à Plouarn?

CONAN.

Je comptais en passant

Visiter ta chaumière.

JEANNE.

Et puis ?

CONAN.

C'est tout.

JEANNE.

Je gage
Qu'un motif différent à me parler t'engage.
Au reste, peu m'importe. Eh mais ! bon Dieu ! quel bruit
Est venu jusqu'à moi ! On dit que cette nuit
(C'est un bruit mensonger, ou du moins je l'espère)
Arthur, l'infâme Arthur, de toi, de ton vieux père
A menacé les jours ?

CONAN.

Oui.

JEANNE.

Que ce noir forfait
Recevra son salaire !

CONAN.

Oh ! maintenant c'est fait.

JEANNE.

Mort ?

CONAN.

Non pas ; condamné ! C'est aller vite. Une heure
Pour juger le coupable : et puis, avant qu'il meure,
Jusqu'à demain.

JEANNE.

L'arrêt doit être exécuté
Demain ?

CONAN.

Oui.

JEANNE.

(A part.)

J'ai le temps! — De son autorité
Hoël te charge alors? et ton impatience...

CONAN.

Jeanne!

JEANNE.

Mon noble duc!

CONAN.

On dit que ta science
Découvrit autrefois, par des secrets puissans,
Que mon bon père Hoël vivrait encor dix ans.

JEANNE.

Oui, dix ans. Est-ce trop au gré de ton envie?

CONAN.

Non certes; au contraire! encor dix ans de vie!
(Pause.)
De tes prédictions j'ai rarement douté;
Du ciel ou de l'enfer j'y vois la volonté:
Mais à ce que publie une foule imbécile
Devais-je ajouter foi? ma raison indocile
De ce fait singulier voulait un sûr garant.

JEANNE.

Me crois-tu davantage?

CONAN.

Oh! toi, c'est différent!

Quoi ! pensé-je en moi-même ; il est courbé par l'âge ;
La vieillesse est un mal que nul art ne soulage.
Qu'il soit pâle et souffrant, sur son lit étendu,
Quelque danger qu'il courre il me sera rendu ?
Si de ses bras ardens la fièvre vient l'étreindre,
Pour ses jours précieux je n'aurai rien à craindre.

JEANNE.

Rien.

CONAN, lentement.

C'est vraiment étrange ! Hier nous passions tous deux
A côté de Plouarn ! Apre, étroit, hasardeux,
Un seul sentier y mène ; et que si, par mégarde,
L'imprudent voyageur en arrière regarde,
Un vertige le prend ; il tombe. Moi d'abord
Je l'ai traversé vite, et puis, à l'autre bord,
J'ai d'un chêne voisin gravi la haute cime
Et mesuré de l'œil cet effrayant abîme.
Comment, pensé-je alors, son corps fragile, usé,
En roulant sur ses rocs ne serait pas brisé !
Oh ! voilà de cês faits que, malgré ta science,
Je ne tiendrai pour sûrs qu'après l'expérience.
(Pause.)
Enfin pendant qu'il dort, sur le sein du vieillard
Si ta main appuyait la pointe d'un poignard,
Elle n'entrerait pas ?

JEANNE, le régardant fixement.

Quelle pâleur mortelle !
La pointe d'un poignard, Conan !

CONAN.

Entrerait-elle ?

JEANNE, *vivement.*

Pour t'en convaincre mieux tu n'as qu'à l'essayer.

CONAN.

O mon Dieu! qu'oses-tu, Jeanne, me conseiller?

JEANNE.

Ce n'est pas un conseil...

CONAN, *avec explosion concentrée.*

J'ai le cœur plein de rage,
Je viens de recevoir le plus sanglant outrage.
Quelques nobles bretons, rangés autour de moi,
M'offraient, comme vassaux, l'hommage de leur foi;
De ma grandeur future ils me parlaient d'avance;
Lorsqu'au milieu de nous mon vieux père s'avance :
Messeigneurs, leur dit-il, c'est un peu vous hâter,
Moi vivant, Dieu merci! de le féliciter.
Dans ces beaux sentimens que le ciel vous conserve,
Mais pour des temps meilleurs mettez-les en réserve.
Puis, se tournant vers moi : Tu veux ce que je veux,
Toi mon jeune héritier! Le plus cher de tes vœux
Ce n'est pas ma couronne... En ses bras il me presse,
M'appelle son cher fils, me flatte, me caresse,
Verse des pleurs de joie.

JEANNE.

Oh! que m'apprends-tu là?

CONAN.

Hein! Le malin vieillard, dis, Jeanne, que voilà!
A son sceptre ducal quoique Conan prétende,

Il faudra que Conan encor dix ans l'attende.
Conçois-tu ce caprice?

JEANNE.

Il est fou.

CONAN.

Je le crois.

JEANNE.

Oui; ne point abdiquer, c'est te voler tes droits.
Un si brusque refus est d'un mauvais présage!
Veux-tu que... Jeanne enfin te donne un avis sage?

CONAN.

Parle; jen ai besoin. Conan le recevra
Comme un bienfait du ciel.

JEANNE.

Et Conan le suivra!
Demain je serais duc, si j'étais à ta place.

CONAN.

Que me faudrait-il donc pour l'être?

JEANNE.

De l'audace!
Les longs refus d'Hoël t'ont déjà rebuté;
Lutte avec le vieillard d'opiniâtreté.

CONAN.

Je serais le moins fort.

JEANNE.

C'est l'excuse du lâche!
Presse, flatte, plains-toi; qu'il n'ait paix ni relâche

Que son bandeau ducal sur ton front n'ait passé.

CONAN.

Je me suis plaint cent fois, j'ai flatté, j'ai pressé,
J'ai prié, mais en vain. Le vieillard est tenace.

JEANNE.

Quand la prière échoue, on tente la menace.
(Une pause.)
D'obstacles aussi vains pourquoi tant t'occuper?

CONAN.

Mais ses dix ans de vie?

JEANNE, avec intention marquée

Oh! j'ai pu me tromper,
Ce pouvoir, c'est ton bien; tu brûles de le prendre:
Moi, je ne vois rien là qui doive le surprendre.

CONAN.

Mon Dieu! ni moi non plus: il le garde pourtant.

JEANNE.

Qu'il vive auprès de toi, libre de soins, content,
Entouré de respects jusqu'à sa dernière heure;
Tu ne souhaites pas qu'avant le terme il meure?

CONAN.

Me préserve le ciel d'y penser seulement.
Je me croirais maudit.

JEANNE.

Tu l'aimes tendrement?

CONAN.

S'il cédait à mes vœux, si son bel héritage

De Conan aujourd'hui devenait le partage,
Devant ses cheveux blancs Conan s'inclinerait,
D'hommages et d'honneurs il l'environnerait,
Et, couvrant son déclin de sa sollicitude,
Se ferait de lui plaire une douce habitude.
Conan par ses conseils se laisserait guider :
J'obéirais encore en pouvant commander.
C'est bien moins le pouvoir qu'ici j'ambitionne
Que le brillant éclat dont le pouvoir rayonne ;
C'est un ardent désir sans cesse renaissant,
Un feu qui me consume et me brûle le sang,
Une soif dévorante ! Enfin, quoi qu'il m'en coûte,
Il faut que je sois duc.

JEANNE.

Tu le seras. Ecoute !
Près des rocs de Plouarn ce soir je t'attendrai ;
Si tu veux y venir, tu seras duc.

CONAN.

J'irai.
J'oubliais... Cette nuit Kerségu nous rassemble
Dans un joyeux festin ; mais j'aurai soin qu'ensemble
Marchent ambition et plaisir... Attends-moi :
Au sortir du festin je serai près de toi.

## SCÈNE X.

Les mêmes, GUILLAUME.

GUILLAUME, entrant avec précipitation, à Conan.

Voici l'arrêt en forme et signé.

CONAN.

Bien, en route;

Pars!

JEANNE.

C'est l'arrêt de mort du traître Arthur?

CONAN.

Sans doute.

GUILLAUME.

J'ai mon pardon d'Hoël.

CONAN.

Tu l'as bien mérité.

(A Jeanne.)

Oh! Jeanne, je lui dois beaucoup en vérité.
C'est un bon compagnon.

JEANNE.

Oui, certes, et je pense
Moi, qu'il n'attendra pas long-temps sa récompense.
Où va-t-il maintenant?

CONAN.

Dans le camp des Anglais
Où l'on vient de conduire Arthur. En ce palais
On eût pu le sauver; mais j'ai pris des mesures
Qui répondent de tout, promptes autant que sûres.
Pour que l'honneur anglais ne fût point engagé,
Summers du faible Hoël n'a-t-il pas exigé
L'arrêt signé de lui? Summers serait capable,
Si l'arrêt n'était là, d'épargner le coupable.

(A Guillaume.)

Pars, et fais diligence; et qu'il soit mort demain.

JEANNE, à Guillaume.

Mais du camp des Anglais sais-tu bien le chemin?

Tu devras traverser cette chaussée étroite...

GUILLAUME.

Un abîme à sa gauche...

JEANNE.

Et la mer à sa droite.

( A Conan. )

Ma chaumière est auprès... Cette nuit...

CONAN.

Attends-moi.

GUILLAUME.

Adieu. Je pars.

JEANNE

Il faut que j'y sois avant toi.

Conan rentre dans la chambre du palais; Jeanne sort par une porte latérale. — Le théâtre change, et représente la chaussée de Plouarn ; au fond, la mer et des rochers.

## SCÈNE XI.

JEANNE, seule.

On l'aperçoit gravissant avec peine les rochers, son bâton à la main ; il fait nuit et orage.

Est-il déjà passé ? Non, j'ai marché si vite !
Il semblait que la mort volât à ma poursuite;
Mes pieds sont déchirés. Je souffre, et je sens là
Tout mon sang qui bondit... C'est égal; me voilà !
( Désespoir. )
Oh ! que Jeanne à ce point ait pu te méconnaître,
Qu'elle t'ait cru fidèle au sort qui t'a vu naître !
Guillaume !... Elle en mourra !... Jeanne qui t'a nourri,
Jeanne qui de son toit t'a prêté l'humble abri,

A qui tu tenais lieu des enfans qu'elle pleure,
Qui te chérissait tant, qui veillait à toute heure,
La nuit, le jour, sur toi; Jeanne, dans un instant,
Est là prête à frapper... Arrive! elle t'attend.

Ici on entend un refrain de chanson dans le lointain.

Est-ce lui? Le bruit cesse... Oh! l'attente est horrible!
De l'âme et du devoir que la lutte est terrible!
Une ardente sueur couvre mon front glacé!...
(Soulevant son bâton.)
Que ce bâton noueux pèse à mon bras lassé!
(Elle écoute.)
Des pas ont retenti... Jeanne, alerte, et courage!

GUILLAUME, dans la coulisse, chantant.

Et lon lan la,
La vieille sorcière,
Sur la brayère
La voilà.

JEANNE.

C'est bien lui... Maintenent ta vie ou ton message!

Guillaume passe le pied avec précaution sur le bord de la chaussée.

## SCÈNE XII.

JEANNE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Le jour vient d'expirer... Où donc est mon chemin?

JEANNE, à part.

Dieu veuille que pour toi le jour naisse demain.

GUILLAUME.

La chaussée est étroite, et pour peu qu'on chancelle...
Avançons prudemment.

JEANNE.

Guillaume!

GUILLAUME.

Qui m'appelle?

JEANNE.

Moi.

GUILLAUME.

Vous, mère, en ces lieux?

JEANNE.

Moi!

GUILLAUME.

Quel soin important?...

JEANNE.

L'arrêt de mort d'Arthur, je le veux à l'instant;
Remets-le-moi!

GUILLAUME.

L'arrêt! je ne dois le remettre
Qu'aux mains du chef anglais.

JEANNE.

L'Anglais est donc ton maître?

GUILLAUME.

Et qu'il le soit ou non, finissons ces débats,
Et laissez-moi passer.

JEANNE.

Tu ne passeras pas!

GUILLAUME.

Oh! je me ris vraiment de cette ardeur guerrière,
Je suis payé; j'irai.

(Il fait un pas.)

JEANNE.

Malheureux! en arrière!
Va, ne te berce point d'un espoir décevant,
Garde-toi bien de mettre un seul pied en avant.
Entre Guillaume et moi si la lutte s'engage,
Oh! malheur à Guillaume! et pour qu'il se dégage
De ces bras vigoureux qui vont presser son corps,
Il lui faut de la force: oui, tous les deux alors,
Moi cramponnée à lui, lui, frémissant de rage,
Nous irons nous briser sur ces rocs... Du courage!
J'attends!

GUILLAUME.

Au nom du ciel, n'arrêtez plus mes pas!
Je suis payé; j'irai.

JEANNE, levant son bâton comme pour le frapper.

Tu ne passeras pas.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE V.

**Le théâtre représente un appartement du vieux duc : au fond une croisée à vitraux peints ; sur le mur de côté plusieurs trophées d'armes, entre autres une hache d'armes petite et légère. Hoël est appuyé sur une table, son missel ouvert devant lui. Aux poutres du plafond pend une lampe d'or massif. L'orage gronde.**

## SCÈNE PREMIÈRE.

HOEL, seul.

Tout dort. Point de varlet qui veille auprès de moi :
J'aime mieux être seul ; au moins dans mon effroi
Nul regard curieux n'ira sur mon visage
Epier ma douleur, la saisir au passage.
Tout dort... L'heure s'approche où ton sang va couler,
Arthur... Oh ! pauvre enfant, tu me dois appeler
Dans ce moment fatal... Le long de ce mur sombre,
J'ai cru voir devant moi se promener ton ombre...
(Il jette les yeux sur son missel.)
Mais de quoi maintenant serviraient mes remords ?...
Vieillard, dis pour ton fils les prières des morts.
(Il essaye de lire et ne peut pas.)
Non, je ne puis prier ! Le nom de Dieu lui-même
Me semble dans ma bouche un horrible blasphème...

## SCÈNE II.

HOEL, CONAN.

CONAN.

Allons ! il veille encore...

HOEL.

Oh! quelle affreuse nuit!
La mer gronde, le vent redouble, l'éclair luit!
Du pauvre duc Hoël le corps glacé frissonne.

CONAN.

Le palais est désert: je n'ai trouvé personne,
Ni seigneur ni varlet pour conduire mes pas...

HOEL.

L'orage avant le jour ne s'apaisera pas;
Mais bientôt en ces lieux Conan viendra, j'espère.

CONAN.

Ma foi, qu'il veille ou non...

HOEL.

Qui va là?

CONAN.

Moi, mon père.

HOEL.

Te voilà donc, enfin! dans mon appartement.
Je n'osais rester seul.

CONAN.

Je rentrais doucement,
Pensant que vous dormiez.

HOEL.

Dormir!... Mon fils s'étonne
Que je ne dorme pas! Dormir quand le ciel tonne!

CONAN.

Bah! qu'importe?

HOEL.

Entends-tu la foudre au loin rouler?

Sous tes pieds en marchant sens-tu le sol trembler ?

CONAN.

Je sens plutôt qu'il tourne...

HOEL.

Ecoute... C'est l'orfraie
Qui pousse un cri plaintif.

CONAN.

Allons! tout vous effraie.

HOEL.

Je ne veux plus, Conan, habiter ce manoir...
On dirait que ses murs sont tendus d'un drap noir ;
Tant leur aspect est sombre... Et les lueurs funèbres
Que jette cette lampe au milieu des ténèbres
Me rappellent les feux de ces pâles flambeaux
Qui des ducs de Bretagne éclairent les tombeaux...

CONAN.

Mensonges, visions, terreurs imaginaires!
Surnaturels effets de causes ordinaires!
Pour moi, quoi qu'il arrive, ou tempête ou beau temps,
Je sommeille en repos...

HOEL.

Tu n'as pas soixante ans.
L'âge éteint la raison en mon cerveau fragile.
La peur vers un vieillard presse son vol agile ;
L'existence est pour lui comme un vain souvenir,
Il pleure le passé sans croire à l'avenir ;
Puis, si par aventure il plaît à Dieu qu'il meure...
Il faut que le vieillard s'y prépare à toute heure.
Et ces pensers de deuil...

CONAN.

Ne sont point de saison.
L'âge en votre cerveau n'éteint pas la raison;
La mort, que vous craignez, ne frappe pas si vite;
La vie à son banquet en riant vous invite,
A l'invitation vous répondez gaîment.
Ne songez pas d'avance à votre testament;
Que ma joyeuse humeur d'exemple enfin vous serve.
Au diable les ennuis! quoi qu'un jour me réserve
Le sort capricieux, ou bonheur ou revers,
Je veux que le plaisir trouve mes bras ouverts...
Qu'entre nous l'amitié soit longue autant que vive,
Qu'il s'assoie à ma table ainsi qu'un gai convive,
Et ne prenne congé qu'il ne m'ait rendu là
Tel que j'étais hier ou tel que me voilà.

HOEL.

Eh! mais, regarde-moi, Conan: de quelque orgie
Tu reviens à coup sûr! Cette lèvre rougie,
Ces vermeilles couleurs...

CONAN.

Vous l'avez deviné.

HOEL.

Dans le camp des Anglais?

CONAN.

Ils m'ont abandonné
Pour la première fois. Il est bien vrai qu'ensemble
Si quelque occasion, par hasard, les rassemble,
S'enivrent fort souvent Conan et les Anglais.
Aujourd'hui dans leur camp, demain dans ce palais;
En ce lieu même enfin l'orgie hier s'est faite,

Et le duc de Bretagne a pris part à la fête.

HOEL.

Oh ! de grand cœur.

CONAN.

Ce soir, point d'Anglais. Dieu merci,
Plus d'un seigneur breton sait s'enivrer aussi.
Ce soir donc, trois d'entre eux...

HOEL.

Trois seigneurs de Bretagne !
Trois seigneurs de ma cour !

CONAN.

Le sire de Mortagne,
Karnhoël, Kersegu, hauts barons, s'il en est,
Gens de tête et de cœur, que mon père connaît ;
En qui depuis long-temps j'ai pleine confiance,
Et qui me sont, je crois, cousins par alliance.

HOEL.

Ceux à qui par Summers l'ordre exprès fut donné
De juger Arthur ?

CONAN.

Oui, ceux qui l'ont condamné.
Assis à mes côtés, l'œil pétillant d'ivresse,
Du buveur en retard gourmandant la paresse ;
Ils s'excitaient l'un l'autre, et de leurs vœux touchans
Vous saluaient ; et puis ils redisaient les chants
De nos braves aïeux ; ces ballades antiques,
Du peuple armoricain annales prophétiques.
Moi, j'ai vidé mon verre à vos jours conservés,
A vos jours précieux qu'après Dieu j'ai sauvés.

Le zèle ardent et pur qui pour vous nous anime
Fait des souhaits divers un souhait unanime.
« Messeigneurs! m'écriai-je, à mon père chéri!
Que votre dévoûment lui soit un sûr abri!
Longue vie et santé, bonheur, règne prospère!
Allons! la coupe pleine : à mon père, à mon père! »
Et partout aussi tôt ce cri fut répété :
« A notre duc Hoël longue vie et santé. »
C'étaient de vrais Bretons, qu'à votre sort attache
Une franche amitié, dont l'écusson sans tache
D'une souillure encor n'a pas subi l'affront,
Et qui devant Arthur n'ont pas courbé leur front...

HOEL.

Arthur!

CONAN.

Ils l'ont maudit! leur rigueur salutaire
Forcera désormais la révolte à se taire.
Ils viennent de donner un exemple éclatant.

HOEL.

Ils ont fait leur devoir... C'était mon fils pourtant...

CONAN.

Des Bretons factieux c'était le vil complice.

HOEL.

Avant que de signer l'arrêt de son supplice
Je l'ai vu... Malgré moi j'ai long-temps demeuré
Confus en sa présence;... et même j'ai pleuré.

CONAN.

Ah!

HOEL.

Ses bras m'entouraient. « Tu ne veux pas m'entendre

Mon père! disait-il. » Sa voix était si tendre;
Son sourire si doux, que de sa trahison
Un moment j'ai douté.

CONAN, à part.

Jeanne avait bien raison:

(Haut.)

Du cœur clément d'un père illusion chérie!
Mais sa langue infernale au mensonge nourrie
Sait d'un vernis trompeur colorer ses discours
Et d'un art séduisant emprunter le secours;
Du prestige sur vous il a tenté l'épreuve.
Moi j'atteste son crime; et j'en fournis la preuve:
Quand le fer en mon flanc allait être enfoncé,
Par l'un des assassins son nom fut prononcé.
Ne vous souvient-il plus de cette nuit horrible,
La dernière pour vous, et de ce cri terrible
Qui vous a réveillé? Moi, qui sauvai vos jours
En exposant les miens, je m'en souviens toujours.
Vous périssiez sans moi...

HOEL.

C'est vrai.

CONAN.

Dieu m'associe
A votre sort, mon père, et je l'en remercie.
Du soin de vous défendre il daigna me charger:
Que votre vie encor courre un pressant danger;
Sur votre tête enfin que gronde encor l'orage:
N'ayez peur qu'au besoin défaille mon courage.

HOEL.

Oh! je suis sûr de toi. Mon plus solide appui
C'est Conan.

CONAN.

Mon bon père!

HOEL.

Et je n'ai foi qu'en lui.

CONAN.

Je n'abuserai pas de cette confiance.

HOEL.

Contre nos ennemis formons une alliance
Etroite, indestructible.

CONAN.

A votre seul aspect
Que leur orgueil dompté feigne au moins le respect.

HOEL.

Combien je suis heureux d'avoir un fils qui m'aime
Avec autant d'ardeur!

CONAN.

Cent fois mieux que lui-même.

HOEL.

Mais ce flambeau s'éteint; déjà l'obscurité
Remplace lentement sa mourante clarté.
Rentrons. Que le sommeil propice à la vieillesse
De mon corps décrépit ranime la faiblesse.
Viens dormir près de moi, mon fils!

CONAN, à part.

Voici l'instant
De parler sans détour.

HOEL.

Viens donc; Hoël t'attend.

Hoël est remonté vers le fond du théâtre.

CONAN, sur le devant de la scène.

Je sens mon front couvert d'une sueur glacée.

HOEL, au fond.

J'ai hâte maintenant que la nuit soit passée.

CONAN.

Mon père!

HOEL.

Que veux-tu?

CONAN.

Mon noble père!

HOEL.

Eh bien!

CONAN.

Ecoutez-moi.

HOEL, s'approchant.

Mon Dieu! tu trembles!

CONAN.

Ce n'est rien.

HOEL.

Souffres-tu, mon cher fils, quelque peine cachée,
Qui deviendrait légère en mon sein épanchée?

CONAN.

Non.

HOEL.

Un père est toujours un confident discret.
Peut-être formes-tu quelque désir secret?

CONAN.

D'une douce union flattant mon espérance,
Votre bouche tantôt m'a donné l'assurance

Qu'amenée à l'autel, Alicia, demain,
Recevra de Conan les sermens et la main.

HOEL.

Oui, je te l'ai donnée, et te la donne encore.
Demain, ta chaste épouse en riant se décore
Du voile nuptial, et moi-même je veux
De leur bandeau de fleurs ceindre ses blonds cheveux.

CONAN.

Ah! si j'ai bien su lire au fond de sa pensée,
Et ce voile et ces fleurs à sa fierté blessée
Ne paraîtront, hélas! qu'un futile ornement:
C'est peu, vous l'avoûrez, pour un front si charmant.
Fille d'un souverain, nourrie auprès d'un trône,
Elle estime à son prix l'offre d'une couronne;
On se laisse surprendre à cet appât vainqueur;
A défaut de l'amour, il touche un jeune cœur.

HOEL.

Ne t'ai-je pas, Conan, promis mon héritage?

CONAN.

Oui.

HOËL.

Ma couronne alors sera votre partage:
Elle obtiendra de toi ce joyau précieux.

CONAN.

Que ne puis-je demain l'en parer à vos yeux,
Quand j'irai la conduire à la sainte chapelle
Où, pour bénir nos nœuds, le prêtre nous appelle!

Oh ! quel étonnement au sien serait égal
Si je la revêtais de mon manteau ducal !
« Salut, lui dirait-on, duchesse de Bretagne,
De notre suzerain la royale compagne ! »
Et mille cris joyeux jusqu'au ciel élancés,
Et mes nobles vassaux autour d'elle pressés,
De la brillante cour qui lui rendait hommage
A ses regards ravis reproduiraient l'image :
De l'Angleterre en vain tout semble l'éloigner ;
Aux bords qui l'ont vu naître elle croirait régner.

HOEL.

Que ce tableau touchant d'un avenir prospère
Avec art est tracé !

CONAN.

Faites-moi duc, mon père.

HOEL.

Allons! d'un fol espoir rien ne peut te guérir.
Eh ! mon enfant, en paix laisse-moi donc mourir.
Laisse au front d'un vieillard l'ombre d'une couronne :
Ce que j'ai de pouvoir, moi, je te l'abandonne.
Tu sais que tes désirs sont des ordres pour moi,
Que je suis tes conseils, que je n'aime que toi.
Le dernier de mes fils le sort t'avait fait naître :
Comme mon successeur j'osai te reconnaître.
La Bretagne soumise, abaissant sa fierté,
Grâce aux Anglais, enfin subit ma volonté :
A ce sceptre ducal pourquoi déjà prétendre ?
Conan, si jeune encore, a bien le temps d'attendre :
Tu porteras trop tôt un fardeau si pesant.

CONAN.

Oh! de ce noble poids qu'on me charge à présent,
Je me sens assez fort.

NOEL.

Paix! Ce hardi langage
Ne convient qu'au félon qui ment et se dégage
Du serment solennel à son seigneur juré;
Serment qui, pour un fils, est un lien sacré.

CONAN.

Je ne le trahis pas, ce serment. Au contraire,
Loin qu'à ces saints devoirs je pense à me soustraire,
De respect et d'amour j'entoure vos vieux ans :
Mais ce sceptre est si beau, ses droits sont si puissans!
Mais le rang glorieux excite tant d'envie!
Je donnerais pour lui la moitié de ma vie!
Je la donnerais toute... Oui, qu'un jour seulement,
Que même moins qu'un jour, rien qu'une heure, un moment,
La Bretagne à mes pieds se prosterne et salue
Ma majesté ducale en dépit d'elle élue;
Que ce moment si court soit tout mon avenir,
J'aurai régné, mon père, et la mort peut venir.
Faites-moi duc.

NOEL.

Encore!

CONAN.

Oh! je vous en conjure,
Votre duché, mon père!

NOEL.

Et ta bouche me jure

Une éternelle foi?... Ton cœur m'a-t-il caché
Ses sentimens secrets? Réponds!

CONAN.

Votre duché!

HOEL.

Paix! fils audacieux! Traître vassal, silence!
De tes fougueux transports calme la violence!
Veux-tu de mes bontés me faire repentir?
Par un dernier conseil je te dois avertir:
Ce que je t'ai donné, je puis te le reprendre.

CONAN.

A mon cher frère Arthur voudriez-vous le rendre?
A mon frère... Il n'est plus. Ce sceptre que j'attends
De quoi vous sert-il donc, vieillard de soixante ans?
Ce frivole jouet sied-il bien à votre âge?
Avez-vous maintenant la force, le courage,
Ce qu'il faut pour régner?

HOEL.

Tu l'as, toi, n'est-ce pas?
Il ne te manque rien, ni le cœur, ni le bras,
Ni l'amour des Bretons! Il suffit qu'on te voie
Pour que sur ton passage éclate au loin la joie,
Pour qu'à ton seul aspect tout un peuple enivré
Crie : Honneur à Conan!... Ton nom est révéré!
Le pauvre au nom de Dieu le mêle en ses prières!
On le bénit, ce nom, jusque dans les chaumières!
Devant le nouveau duc, serfs, ployez les genoux!

Pendant ce temps, Conan porte les yeux sur la hache d'arme.

CONAN.

Mort et damnation! Mon père, taisez-vous!

NOEL.

Me menacerais-tu ?

CONAN.

Taisez-vous !

NOEL.

Mes yeux s'ouvrent ;
Ils vont se dégager des voiles qui les couvrent.
J'ai de ton âme enfin sondé la profondeur,
Et Conan m'apparaît dans toute sa hideur.
Le voilà mis à nu... Quelle horreur il m'inspire !
C'est l'enfer tout entier qui sur ses traits respire !
Je le hais maintenant ! Pauvre et faible vieillard,
Plus de remède, hélas ! tu l'as connu trop tard...
Pleure en larmes de sang ton erreur criminelle ;
Sois maudite à jamais, faiblesse paternelle !
Enivrement fatal qui m'entraînais vers lui,
Démence de vingt ans, sois maudite aujourd'hui.

CONAN.

Vous ne vous tairez point, mon père ?

NOEL.

A ma tendresse
Rendez mon fils Arthur, mon Dieu ! que je le presse,
Avant que d'expirer, dans mes débiles bras...

CONAN.

N'appelez pas les morts, ils ne répondent pas.

NOEL.

De ta haine sanglante il est tombé victime.

CONAN.

Vous êtes bien au moins pour moitié dans le crime.

HOEL.

Or, mensonges, terreurs, tu n'as rien épargné
Pour obtenir l'arrêt.

CONAN.

Vous, vous l'avez signé !

HOEL.

Ah! j'ai voulu toujours, hélas! lui faire grâce;
Mais toi...

CONAN.

Moi, je voulais être duc à sa place.
Conan a rencontré son frère en son chemin,
Et Conan l'a saisi de sa puissante main,
L'a brisé... Maintenant à Conan la couronne :
J'ai tué mon aîné pour arriver au trône.
C'est un premier degré de franchi... S'il le faut,
Songes-y bien, vieillard, je mo terai plus haut.

HOEL.

Ne me regarde pas ainsi, tu m'épouvantes !

CONAN.

Tu m'as tout prodigué : promesses décevantes,
Sermens... Malheur...

HOEL.

Hoël te maudira toujours!

CONAN.

Eh bien! finissons-en tout de suite!

HOEL.

Au secours!

CONAN.

Ton duché! Cède enfin, ton salut le commande,
Pour la dernière fois Conan te le demande.

NOËL.

Non!

CONAN.

Donne...

NOËL.

Non.

CONAN, se précipitant sur sa hache.

Eh bien! qu'il te soit arraché!

NOËL.

Oh, grâce... Arthur... Je vais... Au secours!

CONAN, le frappant de la hache.

Ton duché!

Noël tombe la tête fracassée. Conan laisse tomber la hache d'armes, et regarde son père avec égarement.

Mort, le vieillard... Sortons de ces lieux... Qui m'arrête?

On entend du bruit.

D'où vient ce bruit confus?

## SCÈNE III.

Les mêmes, JEANNE.

Elle entre précipitamment, échevelée; l'arrêt d'Arthur, qu'elle a arraché à Guillaume, à la main.

JEANNE, voyant le cadavre.

Ah! la besogne est faite.

Tiens! du sang pour du sang.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Sauvé!

CONAN.

Sauvé!

JEANNE.

Des vieux Bretons l'étendard relevé,
L'Anglais, l'avide Anglais, lâchant enfin sa proie...

CONAN.

Sauvé!

JEANNE.

Duc maintenant, entends ces cris de joie.

Cris au dehors:

Vive Arthur!

JEANNE.

Entends-tu?

Cris nouveaux:

Vive Arthur!

JEANNE.

Le voilà,
Le nouveau suzerain, notre duc, il est là.

CONAN.

Femme, tu m'as trahi.

JEANNE.

Vraiment! As-tu pris garde
Que le coup fût bien sûr, au moins?.. Tiens, viens, regarde...
Oui, la blessure est large, et le front s'est ouvert
Sous la hache... De sang Conan est tout couvert:
C'est comme moi... Maudits tous les deux!... Ton courage
T'abandonnerait-il? Bien! tu pleures de rage!
Bien! l'enfer nous unit par d'horribles liens!...

CONAN.

Oh! laisse-moi fuir...

JEANNE.

Non!

CONAN.

Pardon!

JEANNE.

Tu m'appartiens.
Nous ne sortirons pas d'ici! Meurent ensemble
Et de la même mort, ceux que le meurtre assemble!
Et je ne suis venue ici que pour mourir.
Jeanne seule en ce monde est lasse de souffrir!
Jeanne n'a plus d'enfans... Jeanne a tué Guillaume,
Orphelin qu'au berceau reçut son toit de chaume.
Sais-tu qu'à mes genoux je l'ai vu chancelant,
Crier deux fois merci sous mon bâton sanglant?
Que deux fois j'ai frappé? Qu'au fond du vaste abîme
Ma redoutable main a lancé la victime?
Et, dis-moi, le vieillard t'implorait-il aussi?
Sous la hache implacable a-t-il crié merci?
Un coup a-t-il suffi?

On voit étinceler des flammes par la fenêtre : l'appartement tout entier est éclairé.

CONAN.

Quelle clarté subite!...

JEANNE.

Nous ne sortirons pas! te dis-je. Point de fuite!...
Vois, l'incendie est là qui, pour nous dévorer,
De ses cent bras de feu viendra nous entourer...

CONAN.

Que je meure du moins en défendant ma vie.

(Il tire son épée.)

JEANNE.

Cette espérance est folle et c'est déjà ravi...

[illegible] vers la porte. [illegible]

Oh! mes précautions sont prises... [illegible]
[illegible] secours [illegible]
[illegible] n'importe... [illegible]
Tu [illegible] sans retour [illegible]
[illegible] essaie [illegible]
Le sceptre [illegible]
A le voir couronné... Messeigneurs [illegible]
[illegible] mettez-vous [illegible]
[illegible] votre [illegible] chassez l'Anglais...
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

n campa[illegible]

Am[illegible]

a cour[illegible]

form

[illegible]

mainte[illegible]

a dage[illegible]

